



BULLETIN DE LIAISON DES ANCIENS DE L'ATHÉNÉE

Sommaire

Éditorial	page 1
1919 – la révolution [suite]	page 3
Louis Ackermann	page 17
Der Baum im Athenäumshof	page 31

Votre quotidien en français



La Voix

DU LUXEMBOURG

De l'Europe au Cabinet de Curiosités

«Trois années de suite, l'Association des Anciens de l'Athénée a essayé d'éclairer la lanterne de ses membres et amis sur le devenir de l'Europe et sur les répercussions de son unification sur notre pays et sa société.

Les conférenciers, spécialistes de premier plan, ont développé des considérations économiques et politiques. Maître Romain Schintgen a analysé le fonctionnement de la Cour Européenne de Justice, occasion de comprendre les mécanismes complexes d'un département ayant une autorité communautaire. Hans-August Lückner, par l'image et le texte, a rappelé les grands moments de l'histoire de l'Europe naissante.

Nos auditeurs et nos lecteurs ont-ils vu l'Europe toute nue? Certainement que non. Le sujet est vaste, aux facettes multiples. Nos conférenciers ne disposaient pas de procédé miracle pour prédire l'avenir. Même si Nostradamus, né exactement un siècle avant l'Athénée, les avait aidés, ils n'auraient guère pu dépasser le stade des hypothèses. Néanmoins, en considérant l'abondance et la qualité des données fournies, nous pourrions nous faire des idées plus claires et plus objectives. Le chemin vers l'Union Européenne sera encore long, il restera toujours des Européens inconditionnels et des eurosceptiques, des fonceurs et des attentistes, des décidés et des hésitants.

Tournons la page, laissons le tout se décanter, "laissons le temps au temps."

D'autres sujets nous attendent. Ont-ils une connotation européenne? Tout nous porte à croire que l'éducation est de ceux-là. Chez nous, on demande une meilleure infrastructure scolaire, plus d'enseignants. Nos voisins français abondent dans le même sens, organisent des grèves et leur ministre, de tout cœur avec les opposants et les grévistes, veut dégraisser le mammoth."

Au fond, le Luxembourg importe des matières premières et du matériel humain, il exporte des produits manufacturés. Est-ce qu'il produit également de la matière grise? En est-il capable? Est-il armé en conséquence? En a-t-il la volonté? Est-il exportateur ou importateur exclusivement?

De façon concomitante, nous devons réfléchir à la création et au développement d'une université luxembourgeoise. Devant la croissance permanente du nombre des étudiants, des universités sont nées à quelques jets de pierre de chez-nous: Metz avec

Thionville, Trèves, Kaiserslautern, Arlon. N'est-ce pas un devoir, une nécessité de leur emboîter le pas? N'y a-t-il pas de créneaux où nous sommes aussi bien, sinon mieux armés que nos voisins? Et pourtant, tout le monde est d'accord de prescrire une cure d'air frais et de culture sous d'autres horizons aux étudiants luxembourgeois. L'horizon entre Rumelange et Trois-Vierges est par trop étroit et il serait dommage de mesurer la largeur d'esprit de nos jeunes compatriotes à l'espacement des bornes du pays. N'est-il pas possible d'harmoniser les différents points de vue?

Bien sûr, jusqu'en 1603, le Luxembourg s'accommodait de vivre sans enseignement secondaire et même Pierre Ernest de Mansfeld, homme d'expérience, cultivé et clairvoyant, ne voyait pas d'un bon œil la venue des Jésuites, qui piaffaient d'impatience d'enseigner le latin, le grec, le calcul et la Bible.

C'est donc un peu malgré lui qu'est né l'Athénée. En vue du 400 anniversaire de notre Ecole, nous allons, dans les prochains numéros de notre Bulletin, esquisser les portraits de quelques hommes de valeur, bien différents de tempérament et de carrière, qui ont mis en valeur le savoir et la formation acquis dans notre Alma Mater. Loin de nous d'écrire une docte biographie, nous n'en avons ni la compétence ni l'intention.

Quelques traits, quelques épisodes feront revivre Tony Dutreux, sorti major de la prestigieuse Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris. Son fils Auguste en fit autant. Louis Ackermann, dans notre pays, était une des grandes figures de l'industrie et de l'économie. Au-delà, il faisait montre d'un sens aigu et clairvoyant des problèmes sociaux de la population, qui transitait de l'agriculture vers l'industrie.

Est-ce le "syndrome des Frontières", décrit par Isaiah Berlin, qui "a donné naissance à un nombre impressionnant d'hommes au tempérament fougueux, mobiles ou vils, idéalistes ou dépravés", ou est-ce l'enseignement à l'Athénée qui a fait de Robert Schuman, élève modèle, le Père l'Europe, ou est-ce les deux?

Il n'y a pas de doute qu'une réflexion, même approfondie, sur la situation et la gestion de la matière grise dans notre pays et sur l'implantation et l'envergure d'une université, ne donnera pas de réponse univoque et définitive. Mais du "choc des idées jaillit la lumière". Elle aidera à élargir nos conceptions, peut-être nos convictions, à les voir au-delà du Helperknapp, cher à notre poète Dicks.

Joseph Mersch

Conseil d'administration de l'Association des Anciens de l'Athénée

Joseph Mersch, président

Carlo Ackermann, Jos Faber, Marcel Haas, Jos Krier, Gilbert Maurer, Roger Petry,
Georges Rihm, Martine Stein-Mergen, Claude Wassenich, François Christnach

AAA 24, Boulevard Pierre Dupong L-1430 LUXEMBOURG

Home-page ...<http://www.al.lu/anciens/default.htm>

Il y a 80 ans ... la révolution ... à l'Athénée!

La première partie de l'article (cf bulletin15) nous a présenté les réactions des correspondants des différents journaux de l'époque. Leurs avis sont plutôt partagés. Seule la façon de procéder des gendarmes est unanimement réprouvée. Il est donc intéressant de connaître la version des autorités que nous avons retrouvée dans des documents d'archives reproduits en partie ci-après.

Le rapport de la gendarmerie au procureur illustre le point de vue des forces de l'ordre sur les événements à l'extérieur de l'Athénée.

Großherzogtl. Gendarmerie

Luxemburg, am 29. November 1919,

Staats Anwaltschaft:

Betrifft Manifestation der Schüler des hiesigen Gymnasiums und zwar vor diesem Gebäude, weil die Schüler der 1. Klasse dieser Anstalt wegen Ungehorsam vor den Disziplinerrat gestellt und gestraft werden sollten [...]

gegen 4,45 Uhr wurde hiesige Stelle benachrichtigt, vor dem hiesigen Gymnasium sei eine Anzahl Schüler versammelt.

[2 Gendarmen waren am Ort und forderten die Schüler auf sich ruhig zu verhalten; sie wurden aber ausgepiffen. Auch als 2 Polizei-Brigadiers eintrafen wurde die Lage nicht besser; sie fühlten sich nicht stark genug die etwa 200-300 Schüler auseinander zu treiben,] " besonders weil der Gebrauch der Waffe nicht angewandt werden sollte." [Mit der Verstärkung, bestehend aus drei Gendarmen und einem Brigadier,] " wurden die Schüler vom Gymnasium bis zum Wilhelmsplatz verbracht, allwo dieselben nach einer Weile auseinander gingen. Der Auflauf dauerte etwa 30-40 Minuten ohne daß weitere Zwischenfälle sich ereigneten. [...] Es konnte weder ein Schüler noch eine andere Person des Pfeifens und Schreiens überführt werden, indem dieses fortwährend in den letzten Reihen geschah und dieselben den Amtierenden auch alle unbekannt waren. "

Quant aux événements à l'intérieur de l'Athénée, c'est le directeur qui transmet le procès-verbal du conseil de discipline au directeur général de l'Instruction publique.

GYMNASÉ DE LUXEMBOURG.

~~EXAMEN DE MATURITÉ.~~

Grau Conseil de Discipline.

Année scolaire 1919 - 1920

Procès-verbal de la séance du 29 novembre 1919.

Présents: M. le Directeur; MM. les régents: d'Huart, Wengler, Wilhelm, Braunshausen, Hansen, Goergen, Schroeder, Rausch, Margue, Thomé, Meyers, Dupong, Strommenger, Kasel, Neiers, Speller, Enschedé, Stumper; et

MM. les professeurs de la I^{re} A: Glaesener, Klein, Tockert, Heuertz, Koppes, Kremer.

Vendredi, le 21 novembre, les élèves de la I^{re} A, déclarant qu'il les surchargeait de travail, refusèrent à Monsieur Glaesener, professeur de français, de faire un devoir qu'il leur avait imposé.

Monsieur Glaesener leur ordonna de fournir le même travail sous une forme plus détaillée, pour mardi, le 25 novembre. Une députation d'élèves de la dite classe se rendit auprès du directeur et réclama son intervention en leur faveur. Celui-ci leur répondit qu'il ne pouvait pas empêcher un professeur de faire faire à sa classe des exercices qu'il jugeait nécessaires pour obtenir de bons résultats, et que du reste les élèves de la I^{re} avaient fait, depuis des années et sans protester, les exercices en question; mais il leur promit qu'il essayerait d'obtenir un arrangement à l'amiable.

Monsieur Glaesener se déclara prêt à discuter l'affaire avec ses élèves, dès qu'ils auraient fait la punition qu'il leur avait imposée.... Les élèves ... ne firent pas la punition.

Alors, d'un commun accord, le régent de classe, le professeur et le directeur infligèrent à la classe une retenue pour jeudi, le 27 novembre.

Ayant appris que les élèves avaient décidé de ne pas faire cette retenue, le directeur se rendit en classe, leur expliqua que la punition leur avait été imposée par le régent, le professeur et lui-même, et les rendit attentifs aux conséquences graves qu'un refus d'obéissance aurait pour eux.

Aucun élève ne se présenta à la retenue.

Le directeur les cita tous devant le Grand Conseil de Discipline.

Une enquête qu'il fit auparavant, établit qu'il n'y avait pas eu de meneurs dans cette révolte, que tous les élèves avaient agi par un sentiment de solidarité, et qu'un vote en due forme avait eu lieu sur la question de savoir s'il fallait se soumettre ou non.

Le Conseil entendit d'abord un certain nombre d'élèves, ensuite le régent alla demander aux autres s'ils désiraient présenter leur défense individuellement, ou s'ils préféreraient en charger une députation.

Les élèves se décidèrent pour cette dernière manière d'agir.

L'enquête faite par le Conseil de Discipline ne fournit pas d'autres résultats que la première. [...]

Vu les articles 48 & 49 du règlement général des Etablissements d'enseignement supérieur & moyen ainsi que l'art. 1^{er} du règlement de discipline d'ordre intérieur;

attendu que les élèves de la I^{re} A ont fait une révolte qualifiée et bien organisée contre les autorités de leur établissement;

le Grand Conseil de Discipline, persuadé que l'esprit révolutionnaire qui s'est manifesté à cette occasion, se communiquerait aux autres classes, s'il n'était pas réprimé dès le commencement par des moyens énergiques, prononce, par 21 voix contre 4, contre tous les élèves de la 1^{re} A (à l'exception de Petry qui était malade pendant la manifestation) la peine d'exclusion de tous les cours pendant 15 jours, à partir du 1^{er} décembre 1919.

La peine de Bohler est renforcée de 8 jours, par 23 voix contre 2, à cause de son attitude devant le Conseil de discipline.



L'allusion à " l'esprit révolutionnaire " et à " la révolte qualifiée et bien organisée contre les autorités " semble avoir fait grande impression au ministère de l'instruction publique, comme l'affiche la missive du lendemain aux directeurs du Gymnase, de l'Ecole industrielle et commerciale, du Lycée de jeunes filles à Luxembourg.

Un grand nombre d'élèves des établissements d'enseignement moyen de la ville se sont livrés samedi dernier à des manifestations scandaleuses devant les bâtiments de l'Athénée et dans les rues. Je m'empresse de vous inviter à instituer, avec le concours de votre personnel et spécialement avec celui des régents de classe, une instruction des plus sévères afin d'amener la découverte des coupables. Vous voudrez m'informer des résultats de cette enquête ainsi que des sanctions qui auront été prises,

Veuillez en outre avertir les élèves de votre établissement que tout manque d'obéissance sera puni avec la dernière rigueur, et que je suis disposé à appliquer les mesures même extrêmes au cas que les désordres viennent à continuer.

Le Directeur général de l'Instruction publique.

Dans sa réponse du 5 décembre 1919, le directeur de l'Athénée, complaisant et empressé, déclare qu'il avait déjà convoqué avant la réception de ladite lettre, les régents. " L'enquête faite par MM. les régents a établi que la plupart des élèves des classes supérieures, mais seulement un petit nombre de ceux de la section inférieure, ont joué un rôle actif pendant les désordres en question. ... Les régents ont décidé, par 16 voix contre 3, d'infliger aux coupables une punition par écrit. Elle devra être faite pendant les 4 derniers jours du trimestre et occupera les élèves 2 heures par jour, au minimum.

D'un côté, la Conférence n'a pas jugé opportun de décréter une peine plus grave, afin de ne pas inciter de nouveau les esprits qui commencent à se calmer; d'un autre côté, elle n'a pas voulu forcer les élèves à fournir immédiatement la punition imposée, pour ne pas les entraver dans la préparation des compositions [...] ".
Et pendant ces grands moments, ... l'armée s'entraîne sur le champ du Glacis!



La REVOLTE A L'ATHENEE a tenu en haleine jusqu'aux plus hautes sphères politiques du pays! Mais bientôt, les grands esprits politiques sont redescendus à la réalité bien banale de cette action des élèves de la première A. Ainsi le Directeur de l'Instruction publique envoie-t-il une lettre apaisante au Directeur du Gymnase.

GOUVERNEMENT

Luxembourg, le 6 décembre 1919.

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

ET
JUSTICE.

Par lettre du 5 décembre vous m'avez informé que les élèves qui avaient participé à la manifestation du 29 novembre devant les bâtiment du Gymnase s'étaient vu infliger une punition écrite par décision des régents. J'approuve toutes les mesures que vous avez cru devoir prendre dans l'intérêt de la discipline à votre établissement.

Depuis lors, les esprits se sont calmés. Dans ces circonstances et en présence de la loi d'amnistie votée récemment par la Chambre des Députés, je vous prie d'examiner, avec les régents réunis en conférence, s'il n'y a pas lieu de poser, à votre tour, un acte de clémence et de faire grâce aux élèves de la punition infligée.

J'aime à croire que la manifestation regrettable n'a été de leur part qu'un acte inconsidéré, et qu'à l'avenir ils n'oublieront plus les devoirs que leur impose leur qualité d'élèves et de jeunes gens bien élevés.

Le Directeur général de l'Instruction publique.

En fait, les 27 et 28 novembre, une loi sur l'amnistie avait été farouchement discutée à la Chambre et finalement votée le 29 novembre. Mais les coryphées de l'Athénée ne l'entendent pas de cette oreille: l'atteinte à leur autorité, à leur omnipotence mérite un châtement exemplaire. Voici la réponse du directeur du gymnase au Directeur général :

En réponse à votre lettre du 17 décembre, j'ai l'honneur de vous informer que MM. les régents, réunis en conférence, se sont prononcés, par 10 voix contre 6, pour le maintien de la peine infligée aux élèves qui ont participé à la manifestation du 29 novembre.

La majorité des régents est d'avis qu'il est nécessaire de maintenir la punition imposée pour empêcher le retour de désordres semblables à ceux qui se sont produits, il y a quelques semaines.

Le directeur F. Manternach

Les milieux scolaires n'ont donc pas pu admettre s'être trompés dans l'appréciation de l'action des élèves ni reconnaître la démesure de leur décision; ils persévèrent dans le maintien de la peine infligée, quitte à ce qu'un tiers des enseignants n'aient pas voulu les suivre sur cette voie.

Mais qu'en est-il des autres établissements secondaires de la Ville? Le directeur de l'Ecole industrielle et commerciale prend son temps avant de répondre aux instructions de la dépêche du 1er décembre. Il note entre autre:

[...] Je ne doute pas que beaucoup de nos élèves n'aient assisté en spectateurs à la dite manifestation et que plusieurs d'entre-eux n'y aient même pris une part active. Mais devant le manque complet de données sûres, j'étais très sceptique quant aux résultats que notre enquête pouvait fournir.

M. le stagiaire Frank, qui se trouvait devant le bâtiment de l'Athénée jusque vers 4h30, n'a pu démêler aucun élève de notre établissement parmi les manifestants qui se trouvaient autour de lui.

M. Faulké, brigadier de police, qui se trouvait sur les lieux et s'efforçait de contenir et de disperser les manifestants, m'a déclaré, qu'à cause de l'obscurité presque complète, il n'avait pu reconnaître personne, et qu'il lui serait par conséquent impossible de m'indiquer des noms.

Plusieurs professeurs m'ont signalé des élèves qu'ils avaient rencontrés dans les rues après la manifestation et qui avaient donc pu y prendre part. J'ai interrogé ces élèves ainsi que tous ceux que leur réputation faisait soupçonner de complicité, notamment les anciens élèves du Gymnase.

Nous avons pu convaincre seulement deux élèves de la classe de 4e. Le régent leur a infligé une retenue et leur a imposé en outre un travail à faire pendant le congé de Noël. [...]

Déjà deux jours plus tard, la réponse plus ou moins identique à celle envoyée à l'Athénée, proposait l'amnistie aux deux condamnés. Mais la suite qu'a eue cette missive, n'est pas connue.

Reproduisons finalement la réponse, datée du 20 décembre, du directeur du Lycée de jeunes filles:

J'ai l'honneur de vous communiquer le résultat de mon enquête sur la participation éventuelle de lycéennes à la manifestation des collégiens du 30 novembre dernier. Aucun des régents, professeurs, répétiteurs ou stagiaires du lycée n'a vu une élève prendre la moindre part à la manifestation. Deux membres du personnel enseignant du lycée ont rencontré chacun un groupe de 3 élèves arrêtées par la manifestation, les unes dans la rue au moment de rentrer, les autres sur la place Guillaume en train d'aller se confesser. Sur l'invitation des professeurs de retourner chez elles, elles l'ont fait aussitôt. Les lycéennes d'ailleurs n'étaient pas du tout au courant de ce qui se passait.

Je n'ai donc pas été dans le cas d'appliquer une punition quelconque.

Le directeur H. Anen

Et pendant ces moments de grande révolution, les lycéennes allaient se confesser ... manière élégante pour ne pas être entraînées dans une quelconque situation critique. Du reste, les gendarmes n'ont pu reconnaître non plus personne ... mais eux à cause de l'obscurité! ...

[sources: Archives Nationales: IP 571/ remerciements à M. C. Meintz]

Il était intéressant de rechercher la composition de cette fameuse première A de 1919. Les 28 élèves de la première A étaient originaires de

Lux-Ville	Lux-Camp	Esch	Mersch	Rédange.	Diekirch	Wiltz	Grevenm.	Remich	Etrang
7	5	5	1	2	2	2	2	1	1

Comme à l'époque, beaucoup d'élèves forains habitaient le convict épiscopal, notamment Emile Bohler, il était évident que cette révolte était bien connue dans les milieux estudiantins, aussi bien des élèves de l'Athénée que ceux de l'Ecole industrielle et commerciale!

Voici la liste des élèves selon leur origine avec la carrière envisagée lors de l'inscription pour l'examen et finalement la profession effectivement exercée:

	né à	carrière envisagée	carrière embrassée	domicile
Arens	Jean	sciences commerciales	hôtelier	Rédanges/Attert
Bernard	Antoine	Droit	notaire	Esch-sur-Alzette
Biermann	Pierre	philologie	professeur à Athénée	Luxembourg
Bohler	Emile	Médecine	médecin-chirurgien	Luxembourg
Brisbois	Emile	Droit	conseiller-Gouvernement	Luxembourg
de Wael	Norbert	sciences commerciales	industriel	Anvers
Desom	Roland	Génie	commerçant	Luxembourg
Glod	Léon	carrière administrative		Allemagne
Hartmann	Guillaume	génie civil	contrôleur des Contributions	Luxembourg
Hengesch	Albert	génie civil	propriétaire	Dudelange
Hess	Pierre	génie civil	ingénieur	Eupen (Belgique)
Kesseler	Victor	Droit	commissaire de district	Grevenmacher
Lang	Othon	génie civil	ingénieur-représentant	Metz
Lefèvre	Victor	directeur des assurances		Luxembourg
Meyers	Joseph	Philologie	directeur d'assurances	Luxembourg
Mosinger	Michel	Médecine	professeur, Directeur du Musée d'Etat	Coimbra (Portugal)
Muller	Alphonse	génie civil	professeur la Faculté médecine	Luxembourg
Muller	Paul	Droit	ingénieur en chef des Chem. de fer	Luxembourg
Pauly	Guillaume	Médecine	rédacteur	Congo Belge
Peters	Joseph	Médecine	chef clinique	Esch-sur-Alzette
Petry	Henri	Droit	médecin	Diekirch
Schaefer	André	génie civil	commerçant	Luxembourg
Schmit	Auguste	Droit	industriel	Luxembourg
Scholtes	François	génie civil	employé privé	Luxembourg
Schutz	Pierre	adm. des chem. fer	ingénieur	Grevenmacher
Servais	Antoine	Ingénieur	receveur des Contributions	Luxembourg
Stoltz	Joseph	Médecine	industriel	Esch-sur-Alzette
Welter	Eugène	Médecine	médecin	Luxembourg

La pomme de discorde consistait en la “ surcharge ” de travaux à domicile en français, voici les sujets proposés à la réflexion des élèves :

- *Autre en pensée apparaît l'action, autre après exécution.* (Schiller)
- *Moins de peine, moins de joie.* (Dicton populaire)
- *Les racines de la science sont amères, mais les fruits sont doux.* (Isocrate)

Quelques sujets de rédaction traités pendant l'année:

- *Commenter le dicton: Une fois le lion mort, il ne manque pas de braves pour lui arracher la crinière.*

- *Prouver la vérité de la pensée d'Isocrate: C'est pendant que l'arbre est jeune qu'il faut lui donner sa direction.*

- *Commenter la phrase: Il est facile de critiquer un auteur, il est difficile de l'apprécier.*

- *Dans une lettre à Me de Pontchartrin, qui avait fait incarcérer plusieurs siffleurs au théâtre, Boileau défend le droit des spectateurs de manifester leur opinion. [Lettre-discours.]*

- *Un personnage haut placé répond à un candidat qu'il n'écrira pas au jury d'examen la lettre de recommandation demandée et expose les motifs de ce refus. [Lettre-discours.]*

On peut relever dans le compte-rendu publié dans le programme de l'Athénée pour la 1^{re} B qu'il ne semble pas y avoir eu de travaux à domicile et que les sujets traités en classe sont au nombre de 8 alors qu'il y en a 9 pour la 1^{re} A. Le pensum effectué par cette dernière était manifestement plus ambitieux malgré un programme identique, qui exigeait bel et bien une rédaction par mois, mais en tant que devoir en classe !

Programme : Langue française. 3 heures.

- a) *Lecture, récitation et explication de morceaux et d'auteurs choisis.*

1 h. Manuel: A. Cahen, *Morceaux choisis des auteurs français (deuxième cycle)*. Prose et poésies, 1 vol. Hachette, Paris.

- b) *Eléments de langue et de littérature; la poésie dramatique. Le Cid, par Corneille; Molière, le Misanthrope; Cureau, le Repas du Lion; Rostand, la Princesse lointaine; Racine, Britannicus.* 1 h.

- c) *Exercices de style et de composition.* 1 h.

Notions de rhétorique; la dissertation et le discours. Manuel: Deltour, Principes de composition et de styles, Delagrave, Paris.

- d) *Pages choisis: Flaubert, librairie Armand Colin, Paris. Victor Hugo, Morceaux choisis (prose), Delagrave, Paris. Lecture cursive.* - Une rédaction par mois.

La question se pose si cette surcharge de travail par des devoirs à domicile était vraiment la raison de cette rébellion ou si ce n'était que la goutte faisant déborder le vase? Et encore quel vase?

A intervalles réguliers, les élèves se sont rebiffés contre le “ trop ” de travail imposé par des enseignants. Déjà trente ans auparavant, le directeur

général des finances, Monsieur Mongenast, avait ordonné, le 23 septembre 1888, « l'introduction d'un journal de classe pour assurer une répartition plus uniforme de la besogne des élèves sur les différents jours de la semaine. Chaque enseignant y inscrira le travail à domicile qu'il impose aux élèves. Les professeurs y noteront les absences, punitions et observations éventuelles, le régent vérifiera la répartition judicieuse du travail sur la semaine. » Le tout à la suite de maintes plaintes de surmenage des élèves ! Ainsi « l'introduction du journal de classe a mis un terme à maintes plaintes contre la surcharge des élèves qui, dans beaucoup de cas, n'est que l'effet d'un travail mal réparti. » [Gredt:programme 1893]

Le personnage principal de ces événements, le professeur Michel Glaesener, est venu de la province:

Né à Wilwerdange, le 13 septembre 1863, il fait ses études moyennes à Diekirch et à Luxembourg. Son diplôme de maturité est daté de 1882 à l'Athénée. Il poursuit ses études supérieures à Luxembourg, Louvain, Berlin, Bonn et Paris.

Il est reçu candidat en philosophie et lettres avec grande distinction, le 27 octobre 1884, docteur, le 8 octobre 1886, avec examen approfondi en français et en latin.

Il fait son stage à Luxembourg, Giessen, Paris et Echternach.

Le 11 juillet 1888, il passe son examen de stage et est nommé répétiteur de 2e classe à l'Athénée de Luxembourg, le 26 septembre 1888, répétiteur de 1re classe au Progymnase de Diekirch, le 10 septembre 1890, professeur de 3e classe au Gymnase de Diekirch, le 30 septembre 1891, professeur de 2e classe, le 1er février 1902.

Il est déplacé en la même qualité au Gymnase de Luxembourg, le 26 août 1904, puis à l'Ecole industrielle et commerciale de Luxembourg, le 12 septembre 1906. Il revient en la même qualité au Gymnase de Luxembourg, le 21 septembre 1907.

Il enseigne aux C.S., de 1918 à 31, la littérature latine, l'histoire politique et les antiquités romaines. Il prend sa retraite le 7 septembre 1931.

Michel Glaesener décède le 9 février 1943 à Luxembourg.

On aurait pu croire que, issu de la "province", il voulait démontrer ses qualités, mais en 1919, il était depuis 15 ans en ville, à l'Athénée, il n'avait plus à prouver ses capacités, il n'avait plus à s'imposer à ses collègues. Sa manière de faire était connue même s'il rencontrait des oppositions de la part de ses élèves à un moment donné. On peut donc penser que l'atmosphère à Luxembourg, suite à la guerre de 14-18 et suite aux troubles qui entouraient le changement de souverain, avait créé l'ambiance favorable à ce sursaut estudiantin.

Es geht wie ein tiefer Schrei nach Freiheit durch die Welt. Warum werden wir zu Revolutionären oder - Knechten erzogen?! Telle est la dernière phrase de l'article du Tageblatt, apparemment la contribution d'un élève.

Und etliche 20 Jahre später, wiederum nach einem Krieg, erweist sich die Schule nochmals unbegabt mit den neuen Herausforderungen einer "neuen" Jugend fertig zu werden.: *"Lag die Schule nicht, zumindest nicht zu sehr und zu vordergründig, immer und überall auf der Lauer, um den Schüler zu "erwischen", zu "datzen", zu rügen, zu bestrafen? [...] Es ist ganz gewiß ein Unterschied zu machen zwischen der Institution Schule, dem Schulsystem, dem Schulbetrieb an sich und den einzelnen Professoren. Aber das System hat doch auch auf sozusagen alle abgefärbt, und es hat sich darüber hinaus in einzelnen Vertretern der Lehrerschaft direkt verkörpert."*

[Fragen an meine Schule : Hd in Discipuli meminerunt]

Est-ce que l'expérience de la guerre a influencé le mûrissement de la jeunesse, favorisé la crise de l'autorité ? Comment expliquer alors la petite révolte de la 2^e du Dikricher Kolléisch en 1934 ? Le scénario était presque identique. Une deuxième, lasse de la mise en tutelle par un professeur d'allemand, refusa aussi l'exécution d'un travail. La démonstration à travers les rues de Diekirch prit un caractère plutôt bon enfant, la retenue méritée ne se fit pas attendre, mais là les élèves ne la refusèrent pas; ils se plièrent à cette punition. Mais en fait, c'était un gain: deux heures de retenue contre 5-6 heures de travail à domicile! Du reste, le directeur ne désavoua pas (clandestinement) cette révolution!

Les "petites révoltes estudiantines" semblent donc être un phénomène cyclique: les prochains rendez-vous furent les tumultes issus des changements du mois de mai 68 et les manifestations d'il y a quelques années. A quand les prochaines?

Ainsi la petite révolte de 1919 montre qu'à toutes les époques, l'institution scolaire devait faire face à des contestations. N'est-ce pas normal étant donné que ses "clients" ou "patients" sont justement des jeunes sur le point d'être envoyés dans un monde qui peut leur paraître hostile ou difficile? La révolte contre l'autorité qui impose souvent sans expliquer ni justifier leur semble alors l'ultime recours, une façon de se rassurer et de s'affirmer, qui leur est bien nécessaire dans leur vie d'adulte.

Gilbert Maurer



Pour inscrire votre fils/fille à l'Athénée:

N'attendez pas septembre!

**Insistez sur votre qualité d'ANCIEN(NE)
Mettez-le en évidence sur le talon d'inscription!
Prenez contact avec les Anciens!**

Für die ewigen Nörgler an unserem dekadenten Schulsystem, sei folgender Beitrag eine Fundgrube von neuen [URALTEN!] Argumenten.

Où va la jeunesse?

A tous ceux qui de près ou de loin s'intéressent à la formation de la jeunesse dans ce pays: aux parents, il y en a qui s'y intéressent trop peu ou trop superficiellement, à ceux qui n'ont point d'enfants, mais qui se souviennent qu'ils furent jeunes un jour, nous demandons de réfléchir un instant sur cette simple question.

Il y a du nouveau dans la dernière génération de jeunes gens. Ils ne ressemblent plus en tous points à ce que fut celle de leurs pères, ni même de leurs frères aînés. Ils ne sont pas paresseux et, d'ailleurs, n'est-il pas temps de réviser ce mot et cette idée? Ce que l'on appelait paresse autrefois s'explique aujourd'hui de bien des manières: depuis qu'on a étudié l'enfance scientifiquement, nous avons compris qu'elle est un monde infiniment complexe, obéissant à des lois toutes particulières et trop longtemps ignorées. Non, ils ne sont pas paresseux: ils ont trop le besoin de l'activité, d'une activité fébrile et désordonnée, soit; ils ont une curiosité trop multiple. Seulement, arrivons-nous toujours à endiguer cette activité et cette curiosité et surtout, arrivons-nous toujours à les intéresser à l'activité que nous leur prescrivons au nom de notre expérience, au nom de l'autorité de l'âge et des méthodes?

En ce siècle de pragmatisme, ce qui veut dire, grossièrement et sans épuiser la portée philosophique du mot, siècle d'action pratique, nous méconnaissons le plus immédiat et l'homme normal, c'est-à-dire sain de corps et d'esprit. Ils pensent moins qu'autrefois. - Soit, admettons, mais pourquoi s'en alarmer? N'évoluent-ils pas aussi bien que tout le rouage immense de la vie intellectuelle, technique, économique? Pourquoi échapperaient-ils à ce déterminisme universel? - Pourquoi, comme d'aucuns, esprits chimériques quoique sincères, le font trop complaisamment, s'en aller accusant la dureté du temps et l'esprit du siècle tourné vers la terre et vers les réalisations immédiates? Si la culture intense et exclusive de la vie intellectuelle n'est plus possible comme elle le fut autrefois, pourquoi ne pas en prendre son parti? Les jeunes gens d'aujourd'hui ont moins que leurs aînés le besoin - souvent malsain - de vivre une vie imaginative, de rêver aux belles chimères du monde romantique; ils ne se plaisent plus guère aux déclamations sentimentales, ni même aux jeux brillants du style. Et à quoi bon, encore une fois, regretter ce que la formation de leur esprit perd peut-être en patine subtile et en ornements agréables? Le temps n'est plus des seules études désintéressées qui polissaient l'intelligence, alors que les fenêtres ouvertes sur la vie étaient hermétiquement closes.

Si vous avez pour amis des jeunes gens, ou si vous avez des enfants que vous observez de près, écoutez leurs confidences et regardez vivre leurs âmes. De tous côtés, la vie innombrable les tente, de tous côtés, les impressions neuves les assaillent. Ils sont précoces, quand nous n'étions que des potaches niais ou turbulents.

Il faut que nos écoles sachent en prendre leur parti. Ils faut qu'elles sachent trouver le raccordement, avant qu'il soit trop tard. Cela ne signifie pas qu'il faille abaisser encore (!) le niveau des études, pour les mettre à la portée de toutes les incapacités. Cela ne signifie pas non plus qu'il faille encourager encore l'engouement pour les sports, dont depuis quelque temps maîtres et parents s'inquiètent fort. Mais le fait que tous nos jeunes gens, sitôt la classe finie - et souvent pendant les classes, - se jettent sur les journaux de sport, d'automobilisme, d'aviation, de courses, de boxe, qu'ils sont tous des chauffeurs et des aviateurs en herbe, ce fait de plus en plus alarmant contient pour nous une précieuse leçon.

Elle est très simple: il faut que l'école, plus que par le passé, sache les intéresser à sa vie propre.

Il y a tant de choses superflues dans nos programmes: je citerai seulement les programmes d'histoire, de grammaire et de mathématiques. Eh bien! que n'élague-t-on hardiment le fatras inutile et indigeste de tant de faits secondaires, aussitôt oubliés qu'appris! Et puis, dans nos méthodes, dans nos manuels, que de coups de pioche à faire, que de mensonges conventionnels à détruire! On sait que tout va à la dérive, on sent que la jeunesse nous échappe lentement, sûrement: nous ne la ramènerons pas à nous, si nous ne modernisons le bâtiment, franchement, décidivement.

Le centre de gravité de l'enseignement doit se déplacer peu à peu, au fur et à mesure que l'état mental et moral de la jeunesse se place visiblement. Et il en va ainsi de l'éducation. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont pas plus indisciplinés que nous n'étions: on l'entend dire tous les jours, mais il s'agit de distinguer. Ils n'ont plus, c'est vrai, la foi aveugle en l'autorité, quand cette autorité n'a d'autre prestige que les foudres disciplinaires. Ils ne sont plus moutonniers: mais essayez donc, sans faiblesse et sans indulgence pour les fautes réelles, de comprendre un peu la petite personnalité, de ne plus faire pleuvoir les punitions pour des riens, de leur témoigner quelque intérêt, et vous verrez que ce qu'il y a de nouveau en eux n'est pas fatalement mauvais.

Ah! sans doute, en dehors des murs paisibles des écoles, ils affichent des airs plus débraillés et plus libres! " On les voit fumer en public, voire fumer la pipe! " Mais ne serait-ce pas que la famille ici se trouve-en défaut? N'est-il pas absurde de demander que la surveillance des autorités scolaires, aujourd'hui encore, alors que les conditions de la vie ont singulièrement

changé, continue à s'exercer, vigilante, dans la rue et jusque dans les cabarets? Combien de fois avons-nous entendu ces lamentations de parents haut placés et très cultivés: „Aidez-nous, nous n'arrivons pas à les dompter!" Qu'ils commencent donc par surveiller leur progéniture, et s'ils ne savent pas comment s'y prendre, qu'ils l'apprennent! Vraiment, c'est trop commode de se décharger sur des fonctionnaires de l'Etat de ses devoirs les plus élémentaires et les plus naturels! Combien de jeunes gens, qui "tournent mal", comme on dit, ont de l'argent plein leurs poches - ce n'est plus l'argent de poche d'autrefois! - et combien, victorieusement, exhibent devant les camarades la clef qui permet les longues pérégrinations nocturnes et "potatoires"!

Il y a des symptômes nouveaux encore: il existe, parmi les jeunes gens de nos classes supérieures, un cercle sérieux, où l'on discute, où l'on écoute - sérieusement - des conférences, jeunes parfois, heureusement, sérieuses toujours; il existe une société d'art dont des expositions ont révélé toute la jeune et belle ardeur. Et tout cela dénote des préoccupations nouvelles et dignes d'intérêt. Non que nous voulions en exagérer la valeur réelle, mais au moins, il y a là des efforts libres qu'il serait criminel de décourager, de même qu'il serait puéril de vouloir les ignorer.

Nous ne concluons pas. Nous avons voulu tracer de la physionomie de la génération studieuse d'aujourd'hui une image véridique et forcément générale. Et il nous semble qu'il n'est pas besoin de désespérer, à condition que nous sachions comprendre à temps les aspirations nouvelles et orienter vers des horizons nouveaux la lourde machine scolaire.

M. ESCH (Volksbildungskalender 1918)

" Le niveau baisse d'année en année ! " so sagten schon die alten Griechen.

Müßte nicht heute unser Niveau bereits 2 Meter unter dem Meeresspiegel sein!



Devinette : pouvez-vous situer cette photo?



Journée des Anciens 2000 : La visite des installations du nouveau Campus.





Des Anciens hors norme

LOUIS ACKERMANN

Lors du « Trèppeltour de Printemps » des Anciens de l'Athénée, le 5 juin 1999, des membres de l'A.A.A. ont été reçus par Charles-Louis Ackermann, directeur de la Poudrerie de Luxembourg et d'Accumalux. M. Ackermann nous a fait visiter Accumalux, une entreprise moderne, complètement automatisée, très performante, dont les produits sont exportés dans de nombreux pays.

Le jeune directeur de la Poudrerie et d'Accumalux est Ancien de l'Athénée dans la troisième génération. En effet son père, Raymond Ackermann, et son grand-père, Louis Ackermann, ont passé comme lui sept années sur les bancs de notre Ecole.

Récemment Ch.-L. Ackermann a brigué un poste au Conseil d'Administration de l'Association des Anciens de l'Athénée. Bien entendu nous étions fiers et heureux de l'accueillir parmi nous, confiants que sa personnalité, son expérience et son dynamisme s'intégreront efficacement dans nos activités.

Si l'Association des Anciens de l'Athénée a le regard plutôt tourné vers l'avenir aussi bien concernant ses actions réalisées avec ses membres et amis que celles en collaboration avec l'Ecole, qu'il nous soit permis de temps à autre de nous souvenir.

Un homme charnière

Nous essayerons d'esquisser la personnalité et le carrière de Louis Ackermann, premier Ackermann à Kockelscheuer, homme discret, pondéré et clairvoyant. Mais parler de lui veut dire retracer l'évolution de la Poudrerie et surtout écouter ses ouvriers, ses employés et les habitants de la localité pour lesquels il était autant le patron, le protecteur, qu'une sorte de père fondateur: « den Här »

Depuis un certain temps, on savait très bien que le sous-sol au sud-ouest du jeune Grand-Duché cachait quantité de minerai de fer. L'exploitation était peu significative, artisanale et locale, jusqu'au moment où la construction du chemin de fer allait permettre le transport de volumes importants vers l'étranger et de ramener le charbon nécessaire pour fournir les hauts-fourneaux.

Le « Feierwon » élargit l'horizon de nos ancêtres réduits jusque-là à se déplacer à pied, à cheval et en voiture, à traction chevaline bien sûr. Mais c'était surtout vers l'industrialisation que cette nouvelle invention conduisit, elle fut le point de départ de notre long cheminement du « Aarmenhaus » de l'Europe vers la richesse.

Pendant longtemps, l'exploitation du minerai de fer reposait essentiellement sur la force musculaire, mais le besoin de moyens et de procédés facilitant le travail et améliorant la rentabilité devint de plus en plus pressant.

L'invention de l'explosif par Berthold Schwarz datait déjà de quatre siècles, sa composition à cette époque correspondait encore à celle décrite par son inventeur. C'est, on s'en souvient, un mélange de salpêtre, de soufre et de charbon dans des proportions définies. Mais il s'agissait de fabriquer l'explosif à proximité des minières.

Un début laborieux

Ce fut le « Sieur Norbert Reuter, ingénieur civil à Luxembourg », qui en 1872 prit l'initiative de construire une « fabrique de poudre de mines ». On proposa un site à proximité du village de Livange, le chemin de fer et la route nationale passant tout près. Mais la population appréhendait des incendies et des explosions et fit pression sur les autorités qui refusèrent l'autorisation de construire. Rappelons qu'un siècle plus tard, un projet de décharge de déchets industriels, qui devait être implantée presque au même endroit, vit le jour. Une « Biergerinitiativ » se créa et milita « pour la qualité de vie, contre la décharge nationale de déchets industriels ». Les arguments étaient de même nature.

La société nouvellement créée choisit alors un site que Raymond Ackermann caractérisait en 1956 de « cadre idyllique de 80 hectares de bois de

chênes, de hêtres et de sapins, dans le triangle formé par les routes de Luxembourg à Bettembourg et Esch-sur-Alzette, éloigné des localités de Leudelange, de Bettembourg et du Roeserbann. »

Norbert Reuter reçut donc le 17 juin 1872, par « Arrêté Royal Grand-Ducal » l'autorisation de construire une usine de fabrication d'explosifs (poudre de mines). Il avait constitué une société en commandite sous la dénomination de « Poudrerie de Luxembourg » et sous la raison sociale de « Norbert Reuter et Cie. » Ses commanditaires étaient Messieurs Philippe Diehl, directeur d'usine à Esch-sur-Alzette, Louis Godchaux, industriel à Luxembourg, Jean-Pierre Hardt, industriel à Kayl, et Jean-Pierre Kuborn, caissier de la société des Mines. Le capital initial était de 60.000 francs.

Quelque temps plus tard, Reuter mourut et il fut remplacé comme directeur-gérant par Louis Godchaux. Celui-ci avait essayé de créer sur le modèle anglais une industrie textile. Mais Godchaux faillit personnellement en 1905 et la « Poudrerie de Luxembourg » était en bredouille.

A la demande d'un groupe d'actionnaires, Maître Joseph Brincour fut désigné le 10 novembre 1905 comme séquestre judiciaire avec «les pouvoirs les plus étendus, notamment ceux de continuer l'exploitation de l'usine ».



ateliers de poudre noir

Le 1^{er} juillet 1905, une nouvelle société fut créée par acte du notaire C. Weckbecker, la « Société Anonyme Poudrerie de Luxembourg ». Le Conseil d'Administration était composé de Messieurs Joseph Brincour avocat (président), Jean-Pierre Hardt (fils), Nicolas Hoffmann-Bettendorf, industriel, Nicolas Kersch-Thiry, rentier, et Emile Wilhelmy, avocat.

Le 5 octobre 1906, le Conseil d'Administration appela Monsieur Louis Ackermann, ingénieur à l'Usine de Gaz à Luxembourg comme nouveau directeur.

The right man

Louis Ackermann naquit le 12 août 1879 à Luxembourg. Son père, Sylvain Ackermann, était commerçant et il habitait avec sa famille la Grand-Rue. Son oncle exerçait la médecine, il était très connu et estimé par toutes les couches de la population de la capitale. Louis Ackermann fréquenta l'Athénée tout proche et il passa son Baccalauréat à la fin de l'année scolaire 1898. Il choisit la carrière d'ingénieur et se rendit, pour entamer sa formation à l'Ecole d'Ingénieurs la plus renommée de l'époque, à Aix-la-Chapelle. Une fois ses études terminées, il brigua et obtint un poste d'ingénieur à l'Usine à Gaz de la Ville de Luxembourg.

Il est certain que ses études et le court laps de temps qu'il avait passé à l'Usine à Gaz lui rapportèrent déjà la réputation d'homme de valeur, car le 5 octobre 1906, à peine âgé de 27 ans, il entama la charge difficile de Directeur de la Poudrerie de Luxembourg.

De toute évidence, sa tâche n'était pas des plus faciles. Bien sûr, il reçut un capital de départ de 300.000 francs, mais l'état de l'usine était plutôt pitoyable, les machines étaient mal entretenues et fonctionnaient encore à peine. Il n'y avait ni eau courante ni courant électrique. Le jeune directeur ramena avec lui quelques ouvriers qu'il avait connus à l'Usine à Gaz et dont il avait apprécié le savoir-faire et l'application. Il pouvait compter sur l'expérience et l'ardeur des contremaîtres et des ouvriers en place. Enfin, il fit venir deux spécialistes de l'étranger.

La demande d'explosifs s'avérait très forte et dépassait les moyens de production. Aussi une nouvelle presse permit-elle dès 1907 de produire un explosif plus performant. La même année, une centrale électrique de conception moderne vit le jour et remplaça une ancienne machine à vapeur.

En 1908 un concurrent dangereux sortit ses griffes. La « Westfälische Anhaltische Sprengstoff A. G. » avait inventé « l'Haloclastite » qui, à l'expérience, s'était avérée de qualité excellente, et l'avait introduite auprès des minières luxembourgeoises sous le nom de « Pétroclastite ». Elle était composée de nitrate de soude, de soufre et de goudron. Sa force d'explosion et la faible quantité de fumée produite constituaient ses qualités majeures.

Louis Ackermann réagit rapidement et à propos. La Poudrerie développa un explosif désigné sous le nom de « Sprengsalpeter », composé également de nitrate de soude et de soufre auxquels on avait ajouté de la lignite. Malencontreusement le produit était hygroscopique et donc se dissolvait rapidement à l'air libre. Grâce à une presse de conception récente, la vitesse de fabrication devint exemplaire et l'explosif était enrobé d'un papier imper-

méable. La réussite fut totale: le «Sprengsalpeter» prit la place de la «Pétroclastite» et même des explosifs classiques. Les avantages étaient quadruples: sa plus grande force, son maniement plus simple et peu dangereux, enfin la production moindre de fumée, sans oublier son prix modéré.

Il fallut peu de temps pour qu'un nouvel explosif, la «Luxite», vît le jour. Son succès fut extraordinaire et elle est encore fabriquée actuellement. En 1908, la production de «Sprengsalpeter» était de 112.000 kg, celle de la «Luxite» de 16.000 kg ; en 1914, on notait 1.170.000 kg de «Sprengsalpeter» et plus de 110.000 kg de «Luxite».

La modernisation et l'extension de la Poudrerie avançaient à pas de géant. En 1911, elle obtint son raccordement à la distribution d'eau intercommunale avec un réservoir autonome sur le territoire de la commune de Leudelange. La même année, Louis Ackermann fit construire une école primaire privée appartenant à la Poudrerie. Elle évitait aux enfants des ouvriers et des employés le déplacement par des chemins boueux, mal entretenus sur 3 kilomètres jusqu'à l'école communale de Bivange. Parallèlement, un logement pour le directeur fut réalisé dans un parc conçu avec goût. Dans le langage des habitants, c'était la «Nei Villa».

C'eût été trop beau, mais. . .

Ainsi la Poudrerie avait atteint un rayonnement national et régional par la qualité de ses produits et le sérieux de sa gestion. La Première Guerre Mondiale survint. Les ventes s'effondraient, les matières premières n'étaient pratiquement plus disponibles. Bien sûr, on offrait des «Ersatz».



ateliers de fabrication des explosifs de sécurité

Le nitrate d'ammonium et le trinitrotoluène nécessaires à la fabrication de la Luxite étaient introuvables, les désavantages des chlorates et perchlorates étaient amplement connus.

Le directeur affecta le personnel à la réfection des ateliers, à l'entretien des environs et à des travaux forestiers. Personne ne fut licencié. De son temps, soixante ans plus tôt que d'autres, Louis Ackermann avait inventé ce qu'on appellera plus tard la D.A.C., la division anticrise.

Tout le monde avait rêvé de la fin des hostilités dans l'espoir d'un nouvel essor. Les moyens de transport et les matières premières continuaient à manquer. Avant guerre, l'Alsace et la Lorraine avaient été des clients de premier plan, mais elles furent soumises au Monopole des Explosifs de l'Etat Français. La dévaluation de la monnaie en Allemagne avantagait l'industrie renaissante de notre voisin de l'est.

C'était grâce à l'Union Economique Belgo-Luxembourgeoise qu'à partir de 1923 la situation allait s'améliorer. De nouveaux marchés s'ouvrirent: la Belgique, l'Angleterre, le Maroc, l'Indochine, l'Amérique du Sud, le Moyen Orient, Madagascar, la Turquie, le Sénégal. Peu de temps avant la Deuxième Guerre Mondiale, la France, puis l'Angleterre dévaluèrent leur monnaie, la situation politique s'assombrit de nouveau, ce qui eut comme conséquence l'abandon de certains marchés.

La Deuxième Guerre Mondiale.

La Deuxième Guerre Mondiale fondit sur notre pays. La production d'explosifs s'installait à un niveau très bas, l'extraction du minerai de fer n'était plus que le quart de la quantité d'avant la guerre. Avouons que cette situation était du goût des Luxembourgeois.

Après la Guerre, la situation de la Poudrerie restait précaire. La plupart des pays d'outre-mer avaient été privés pendant des années des fournitures adéquates et ils décidèrent de créer eux-mêmes une industrie d'explosifs. De nombreux pays du Tiers-Monde souffraient de troubles politiques prolongés. Les transports par mer aussi restaient problématiques à cause des pertes massives de navires marchands pendant les hostilités. Enfin, les limitations des échanges financiers n'étaient pas faites pour faciliter les exportations.

L'Après-Guerre.

Pour la troisième fois, Louis Ackermann était confronté à une crise majeure, et de nouveau, il prit les problèmes à bras-le-corps. En 1956, au cinquantième anniversaire de la Poudrerie et de l'entrée en fonction du directeur, la production de Luxite s'élevait à 740.000 kg, une quantité jamais atteinte jusqu'à cette date. Si nous laissons passer devant nos yeux le laps de temps très long pendant lequel Louis Ackermann dirigea la Poudrerie

de Luxembourg, trois faits doivent être mis en évidence: sa clairvoyance, son engagement social extraordinaire et d'avant-garde, mais surtout le fait que, bien que la Poudrerie appartint à la catégorie des industries à haut risque, le nombre d'accidents graves fut très réduit.

Parlons de l'avenir.

La Poudrerie de Luxembourg se devait de suivre son temps. La production d'explosifs n'avait d'avenir que dans des limites étroites. L'extraction de minerai de fer par Arbed était en recul, l'exportation dans les pays d'outre-mer restait illusoire.

Louis Ackermann laissa à son fils et successeur, Raymond Ackermann, la charge de créer une nouvelle usine. En 1976, Accumalux fut fondée et fabrique depuis lors des enveloppes pour les batteries de voitures de toutes catégories, des voitures de luxe aux camions. Après la disparition trop prématurée en 1981 de Monsieur Raymond Ackermann, son fils Charles-Louis fut chargé de la direction des deux sociétés d'Accumalux.

Il est incontestable que la Poudrerie de Luxembourg vécut ses heures fastes de 1908 à 1914, puis au début des années trente et encore une fois pendant les années cinquante. Une multitude d'emplois furent créés pendant ces périodes. Depuis lors et à l'approche du changement de millénaire, la Poudrerie a inauguré des activités nouvelles qui ont pour nom : La Poudrerie S.A., Luxmold S.A., Luxbat S.A. En outre, la société gère une production autonome en République Tchèque, Accumalux M.B. s.r.o.

Le 5 octobre 2006, nous célébrerons le centième anniversaire de la prise en main de la « Société Anonyme Poudrerie de Luxembourg » par Louis Ackermann. Le « Centenaire » devra être fêté dignement avec émotion, mais surtout avec reconnaissance et pitié.





« Onsen Här »

Louis Ackermann incarnait la Poudrerie et la Poudrerie c'était Louis Ackermann. Nous essayons d'esquisser sa personnalité et sa vie de tous les jours.

En 1906, il trouva la Poudrerie dans un état piteux, rapidement il l'orienta vers le succès. En même temps, il réalisa des prouesses dans le domaine social, réalisations que nous devons considérer d'avant-garde. L'eau courante fit son apparition dans toutes les demeures. C'était à une époque où dans la majeure partie de notre région on pompait encore le précieux liquide à la main pour remplir les seaux et en disposer pour gérer le ménage et la maison. La

Poudrerie produisait de l'électricité en abondance une douzaine d'années avant que Lénine promette à ses adhérents « une ampoule électrique dans chaque bicoque. » A ce moment-là, Kockelscheuer vivait le « tout électrique », et les fermes avoisinantes profitaient de l'eau courante et du confort de l'électricité.

Louis Ackermann fit construire et aménager des logements ouvriers, mais aussi des transports en communs pour ceux qui habitaient Luxembourg et Bettembourg. Cinq fois par semaine, un minibus emmenait à tour de rôle les mères de famille à Luxembourg-Ville, afin qu'elles puissent y faire leurs emplettes. Le nombre des enfants en âge de fréquenter l'école croissait, une école primaire privée entra en fonction. Elle était financée par la Poudrerie et était accessible également, moyennant une participation symbolique, aux enfants des fermes avoisinantes. Un fait que nous croyons unique dans les annales de l'histoire sociale de notre pays mérite d'être souligné: les ouvriers, les employés de la Poudrerie ne payaient ni l'électricité ni l'eau courante ni le chauffage-bois, briquettes, charbon- non plus le loyer. La devise de Louis Ackermann était: « fräi Liicht, fräi Brand, fräi Wunnecht ».

« an ons Madamm »

Le 8 décembre 1908, Louis Ackermann épousa Mademoiselle Clémentine Rosenthal, née le 22 août 1888 à Augsbourg. Avec la permission de la famille Ackermann, nos lecteurs peuvent, plus de quatre-vingt-dix ans plus tard, savourer dans leur imagination le menu de mariage:

ANENU

*Hors d'Oeuvre
Moc Turtle Suppe
Rheinsalm mit Kräutersauce
Ochsenfilet garniert mit kalten Beilagen
Kalbsbries mit Champignons
Gansleberpastete mit Aspic
Französische Poularden
Salat und Compote
Gefrorenes in Figuren
Torten
Obst- Dessert*

WEIN

*Zeltinger
Zeller
Niersteiner
Josephshöfer
Moët et Chandon
Sillery Supérieur*

SOUPIER

*Gemischte kalte Platten
Kaiserbier*

Comme il était d'usage à cette époque, quelques amies de la jeune mariée avaient couché sur papier leurs réflexions et leurs compliments sous forme d'un poème dédié au couple Ackermann-Rosenthal. Nous reproduisons le texte dans son intégralité. Il traduit, sous une forme peut-être un tantinet naïve, dans une langue empruntée, l'ambiance cordiale et chaleureuse. Une amie, proche de la jeune mariée, récita le poème « entre la poire et le fromage »:

Zur Hochzeit Ackermann-Rosenthal

*Das « Ja » verklang. Ein Wort nur kurz und klein
Schliesst inhaltsreich ein ganzes Leben ein,
Ein neues Leben für Dich, liebes Paar,
Will's Gott, ein Leben bis zu hundert Jahr.
Das Wörtchen « Ja » birgt in sich die Triebe
Einer Alles umfassenden Liebe,
Doch die Triebe sind zart, drum gebt wohl Acht
Und pflegt sie mit Sorgfalt und viel Bedacht.*

Dass kein Reif auf die jungen Blättchen fällt,
 Er schadet ihnen und mehr noch die Kält -
 Sorget für richtige Temperatur
 Sonst geht es bei Euch wie in der Natur.
 Wo sonst ein gar warmer Südwind getost,
 Bläst plötzlich auch ein grimmiger Nordost.
 Doch hat schon Einer dem Wetter getraut,
 Der sich seinen Boden stets selbst bebaut?
 Ein Ackermann, der hat stets zu sorgen,
 Wenn es heute noch so schön, und - morgen?
 Ein Ackermann weiss, dass grosse Hitze
 Oft im Gefolge Donner und Blitze,
 Und schlägt auch das Donnerwetter mal ein,
 Er weiss ja, es folgt wieder Sonnenschein.
 Ein Ackermann darf kein Langschläfer sein,
 Er findet sich immer frühzeitig ein,
 Und unverdrossen und mit ganzer Kraft
 Er stets seine tägliche Arbeit schafft.
 Doch wird sie Dir schwer auch so manches Mal
 So denk an dein freundliches Rosenthal,
 Das Du Dir erworben auf Lebenszeit
 Und an dem Du ja halt so grosse Freud,
 Zu ihm lenk den Schritt, Du bist geborgen
 Mit all den grossen und kleinen Sorgen,
 Hier sollst Du Dich unter all den Rosen
 Dann ausruhen, scherzen, tändeln und kosen.
 Und wenn Dich ein Dorn von ungefähr sticht,
 Das, lieber Freund, erschrecke Dich nicht,
 Eine Ros' ohne Dornen man niernals find't
 Im Rosenthal folglich gar manche sind.
 Doch Dornen werden den niemals stechen
 Der es versteht die Rosen zu brechen.
 Der Ackermann versteht es ganz gewiss
 Und das Rosenthal wird sein Paradies.
 Wo sich zwei solche Mannen vermählen
 Da kann es in Zukunft niemals fehlen
 Denn hier die Prosa und dort Poesie
 Das gibt ein famoses Lebens-Menü.
 Dass stets gute Würze vorhanden sei
 Ruft nur das Glück als Koch herbei,
 Ein feines Hors-d'œuvre hält es bereit
 Der Namen sehr einfach: « Zufriedenheit »
 Und die Suppe, die es Euch dann serviert
 Den herrlichen Namen « Gesundheit » führt,
 Als Braten folgt « Liebe » in der Reihe
 Sehr schmackhaft als Sauce dazu « Treue ».

*Und als Dessert « Humor » zu wählen
Ein solches Mahl wär zu empfehlen.
Mög' es Euch immer recht gut gedeih'n
Geht nur vertrauend ins Leben hinein.*

von Emmy Mahler

Karlsruhe, am 8. Dezember 1908.

La vie de famille

Les nouveaux mariés résidèrent d'abord dans l'« aal Villa », une maison agréable, style « Maison de Maître », entourée d'un grand jardin, située au milieu des habitations ouvrières. Après avoir servi de logement à des employés et à des chimistes, elle est affectée actuellement, après transformation et agrandissement, à l'Administration de la Poudrerie et d'Accumalux.

En 1911, la famille Ackermann déménagea vers la « Nei Villa ». C'était une grande demeure exquise avec un jardin d'hiver, entourée d'un parc idyllique, agrémenté d'une Pergola, d'un terrain de tennis, d'une serre et d'une ferme avicole. A proximité de la sortie du parc, en direction de l'usine se trouvait un garage pour trois voitures, avec, à l'étage, un logement pour le chauffeur et sa famille.



Les Ackermann eurent trois enfants: Yvonne, l'aînée, Ferd, maître opticien, dont la réputation à Luxembourg fut très solide, Raymond, le fils cadet, qui prit la succession de son père à la direction de la Poudrerie.

Comme il était courant dans le milieu des chefs d'industrie, l'organisation de la maison chez les Ackermann était vaste et complexe. «D'Fräulein» s'occupait de la cuisine. Elle était de taille moyenne, plutôt élancée, aux cheveux gris en chignon, elle parlait l'allemand d'une voix grinçante. Son

commerce n'était pas des plus aisés, la plupart des gens ignoraient son nom, c'est pourquoi elle était et restait « d'Fräulein ».

Deux femmes de ménage veillaient à la propreté, à l'ordre et aux services généraux de la maison. Était-ce un hasard, les deux jeunes filles s'appelaient toutes les deux « Marie » ? L'une d'entre elles était assez enveloppée et Madame Ackermann l'avait baptisée « dicke Marie ». Elle épousa le bistrotier de la localité, lui fut une épouse dévouée, lui donna trois enfants. Elle gérait sa maison et le bistrot avec application et savoir-faire. Le nom de « Dickemarie » lui resta jusqu'à sa mort.

Monsieur C. était le ramoneur attitré de la Poudrerie. On prétend que les ramoneurs portent bonheur, en l'occurrence c'était la Poudrerie qui porta bonheur au ramoneur en la personne de « Marechen », celle qui était plus mince. Encore un mariage! Monsieur C. s'avéra être un homme dynamique et moderne, il avait compris l'importance de la publicité pour le bon fonctionnement et la réussite d'une entreprise. Pendant des années, il inséra l'annonce suivante au Wort: « Les Etablissements C. se recommandent pour tous vos travaux de ramonage. Une carte postale suffit et j'arrive tout de suite. » De mauvaises langues prétendaient que c'était de cette façon qu'il avait conquis « Marechen ».



Les soins des enfants incombaient à deux puéricultrices (Kannermeedercher). Le jardin, la serre, le parc et la ferme avicole étaient du ressort d'un jardinier et d'un aide-jardinier. Ils travaillaient avec entrain et compétence, leur domaine se trouvait toujours dans un état impeccable.

Tous les ans, « ons Madamm » invitait les enfants de la localité à une fête de la Saint-Nicolas ou de Noël. Elle leur offrait de la crème, du gâteau et du lait au chocolat. Pour les petits, c'était l'événement de l'année.

De temps à autre, on apercevait Monsieur et Madame Ackermann en promenade dans le parc avec leurs invités, parfois les deux fils accompagnaient leur père en vives discussions.

Le patron

Louis Ackermann aimait se faire une idée de ses subordonnés et se rendre compte de leurs joies et de leurs soucis. Il leur rendait visite à l'improviste, avançant un argument valable pour expliquer sa venue. Il demandait de leurs nouvelles, observait subrepticement l'état de propreté et d'ordre qui régnait dans la maison, enfin les interrogeait sur leurs soucis et leurs désirs. Ainsi, il se faisait une idée des personnages et de leur attachement à la firme.

En 1939, la famille Ackermann partit pour un voyage d'études aux Etats-Unis, son absence devait se prolonger durant cinq ans. Bien sûr, il y avait un directeur remplaçant.

Fin 1944, les habitants de la Poudrerie eurent la joie de revoir Ferd Ackermann en soldat de l'armée américaine. Il les rassura sur la bonne santé de ses parents et de son frère Raymond. Il annonça leur retour pour bientôt.

La « Nei Villa » avait été occupée en 1940 par les soldats allemands, en 1944 par l'armée américaine. Elle fut remise en état pour le retour du directeur et de son épouse. Madame et Monsieur Ackermann réalisèrent la transition du style de vie de la haute bourgeoisie, apanage des seigneurs de l'industrie, vers le « way of life » des managers de l'industrie moderne. La « Nei Villa » est restée la résidence du directeur.

« Ons Madame » mourut le 14-12-1950 âgée seulement de 62 ans.

Pour le 80e anniversaire de Louis Ackermann, ses ouvriers et employés voulurent honorer leur directeur de façon particulière et souligner l'excellente harmonie qui régnait entre le directeur et son personnel. Ils organisèrent un feu d'artifice grandiose en face de la « Nei Villa. »

Louis Ackermann mourut dans sa 84e année, le 9 juin 1963 à Antibes. Il était entouré de ses deux belles-filles, Mesdames Arlette et Simone Ackermann.

Il était un temps ...

Ce qui caractérisait l'ambiance du « règne Louis Ackermann », c'était la merveilleuse entente, la camaraderie entre les différents éléments de son équipe. Il avait bâti celle-ci, tenant compte des qualités particulières qu'il connaissait et qu'il appréciait chez chacun de ses collaborateurs. Lui-même était reconnu par tous comme l'autorité incontestable, au-dessus de tous, au-dessus de la mêlée. Il plaçait ses hommes là où son bon sens, sa connaissance et son sens aigu de la personne humaine lui indiquaient que se trouvait le champ d'action de leur compétence.



Qu'il nous soit permis de raconter un épisode amusant. Le directeur, à ce qu'il paraît, en prit connaissance avec un sourire narquois et amusé. Louis Ackermann avait confié la gestion du laboratoire de chimie à L.H., un de ses camarades d'études.

C'était un homme savant, mais un tantinet bizarre.

Pendant la Première Guerre Mondiale, les restrictions étaient des plus sévères et parfois les gens cherchaient une occasion pour se rendre le quotidien plus doux et plus agréable. Un jour, les employés de l'administration demandèrent à L.H. de fabriquer à partir d'alcool de son laboratoire une liqueur de son inspiration.

Celui-ci, homme original et inventif, ne se fit pas prier. Après un court laps de temps, il invita donc ses collègues et amis à venir goûter le produit de sa science et de son imagination. Il versa à chacun une bonne gorgée dans son verre et leur souhaita un vigoureux «Prosit». Sans que ses convives s'en soient aperçus, il posa son verre immédiatement. Spontanément il reversa et il rajouta une troisième fois. L'ambiance était sympathique, enjouée, l'effet de l'alcool se fit sentir. Ce fut bien au bout de vingt minutes que L.H. s'enquit si ses invités ne sentaient rien de spécial. Devant les regards surpris et l'affirmation unanime que tout le monde se sentait à l'aise, il leva son verre en murmurant un nouveau «Prosit» en ajoutant: « Alors, je peux boire moi aussi ».

Un passé bien présent

Telle était la Poudrerie, telle était son ambiance, tel était Louis Ackermann, un grand chef d'industrie, un homme au sens social extraordinaire, mais surtout proche de ses subordonnés qui savaient le lui rendre.

Joseph Mersch



Der Baum

im Athenäumshof.

Am 24. November 1949 wußte das Luxemburger Wort die Neuigkeit zu melden:

Eine junge Linde im Athenäumshof gepflanzt.

Bekanntlich mußte vor 2 Jahren der alte mächtige Kastanienbaum im Hofe des Athenäums umgehauen werden, da die Fäulnis sich in Stamm und Äste eingefressen hatte. Gestern [am 23. November also] trat eine junge Linde seine Nachfolge an. Möge sie an Alter und Pracht ihrem Vorgänger gleichkommen.

À l'Athénée

Il y a déjà presque deux ans qu'on a abattu le vieux marronnier légendaire de la cour de notre Athénée grand-ducal. Et depuis la Madone de sa niche ne pouvait plus voir autre chose qu'une cour pavée, sans verdure. Mais depuis quelques jours, on a redonné à la cour de l'Athénée son ancien cachet. Un tilleul, de 10 ou de 20 années, a été planté à la place du marronnier qui y avait déployé sa verdure pendant une trentaine d'années. (sic: une cent trentaine ! la réd.) D'ailleurs, la chronique de notre plus vénérable établissement d'enseignement rapporte que, par exemple, du temps de Napoléon, il y avait déjà un tilleul dans la cour de l'Athénée. Heureux retour des choses.

[Meuse : 28 novembre]

Les Chroniques 1949-1950, rédigées par le Directeur de l'Athénée, Jean-Pierre Stein, nous informent:

Nouvel arbre dans la cour d'honneur.

Le 23 novembre 1949, un nouvel arbre a été planté dans la cour d'honneur, à la place de son prédécesseur, le vieux marronnier disparu depuis deux ans. Il s'agit d'un tilleul d'hiver (tilia ulmifolia, sive parvifolia), dont plusieurs exemplaires très vieux se rencontrent au pays.

Luxembourg, le 24 juillet 1950

Le reportage-photo nous permet de suivre les différentes étapes de la mise en place du tilleul.



Le débarquement et le transport du "nouveau" arbre dans la cour





les experts suivent la progression du travail









Das Verschwinden des Vorgängers war dem Chronisten des Athenäums folgende Zeilen wert, die wir den « chroniques 1946-1947 sous le chapitre XV. Divers » entnehmen:

Pendant les vacances de Pâques, en avril 1947, le grand marronnier des Indes qui ornait la Cour d'honneur de l'Athénée a dû être abattu. Il avait l'âge extraordinaire de 130 ans et depuis un certain temps sa vieillesse était devenue un danger pour nos élèves.

Luxembourg, le 2 mai 1947, le Directeur de l'Athénée, Joseph Wagener.

Pour nos élèves ..., c'est donc l'intérêt de la gent estudiantine qui a poussé les responsables à faire disparaître le symbole de l'école; cette tradition d'agir en vue du bien de sa population ... pousse l'école à embrasser les multiples réformes scolaires à un rythme toujours plus soutenu! De cette manière, l'évaluation de la "nouvelle" réforme est déjà dépassée par l'introduction de la réforme suivante; donc inutile d'évaluer... .

Revenons à notre arbre et adressons-nous plutôt à un de ces élèves de l'Athénée et écoutons son témoignage:

Le tout premier objet qui frappa ma vue, lorsque j'entrai dans la cour du collège, était le grand tilleul planté au milieu. J'avais déjà éprouvé quelque satisfaction en passant sous le massif ombrageux des arbres de la Place d'armes qui me rappelaient mes anciens bois; mais ce beau tilleul, d'un port superbe et majestueux par son tronc uni et droit comme le fût d'une colonne, élancé à une rare hauteur et couronné d'une tête bien arrondie en boule et bien touffue, m'a fait une impression ineffaçable; car, ce jour-là, il portait encore le plein de son feuillage. J'ai observé depuis que cette cime, inaccessible aux chats, servait de refuge perpétuel aux moineaux; au printemps pour leur nidification, et le reste de l'année comme lieu de rassemblement et de querelles domestiques. Au reste, je ne sais pas quel motif a postérieurement donné lieu à faire disparaître ce modèle d'arbre.

Tels sont les souvenirs de l'élève Brimmeyr, qui entra à l'Athénée en 1812.

Vous avez bien lu: l'arbre de la cour d'honneur était un tilleul!

Et si l'on retranche les 130 ans de 1947, on tombe sur l'an 1817!

Le tilleul fut donc abattu en 1817 et remplacé par un marronnier.

Comme l'âge des tilleuls dans nos parages peut monter en moyenne à 500 ans, on pourrait prévoir sa date de plantation vers 1300!? Or, son emplacement était chantier de 1600 à 1730 environ lors de la construction des bâtiments de l'Athénée! Donc ... peu probable.

Et si le tilleul avait été planté après la période de construction, son apparence en 1812 pouvait bien être qualifié de "modèle d'arbre". Alors sa plantation se situerait encore au temps des Jésuites. Fidèles à leur sens de la symétrie, imitant l'agencement des jardins botaniques et médicaux, ils ont marqué le croisement des 4 chemins rectangulaires fictifs non pas par une fontaine ni un bosquet de roses, mais par un tilleul, une plante médicinale! Etaient-ce les Jésuites qui embellissaient la cour d'honneur par un arbre?

Une esquisse ornant la première page du plan des séminaires à Luxembourg de 1787 ne montre pas d'arbre. Mais le dessin est très approximatif et ne rend nullement la façade nord des bâtiments.



Alors est-ce que les Autrichiens ont planté un tilleul? Hypothèse peu probable. Restent encore les Français! Mais est-ce qu'une dizaine d'années suffisent à faire apparaître un superbe arbre? Il est vrai que bien des arbres de la Liberté ont été plantés lors de la présence des Français au Luxembourg.

Mais celui-ci? La question reste posée!

Mais pourquoi planter un nouvel arbre en 1817, d'autant que l'ancien était un „*modèle d'arbre*“?

Certainement, les contemporains voulaient marquer cette date qui devait comporter un renouveau en arrachant l'ancien, symbole d'une période révolue et en plantant un nouvel arbre.

Janvier 1817: visite de Guillaume I^{er} à Luxembourg

19 février 1817: naissance de Guillaume III, roi des Pays-Bas, Grand-Duc de Luxembourg du 16 mars 1849 au 23 novembre 1890

24 juin 1817: naissance d'Adolphe, duc de Nassau, Grand-Duc de Luxembourg du 23 novembre 1890 au 17 novembre 1915

29 mai 1817: nomination définitive de Jean-Georges Wilmar comme gouverneur à Luxembourg

19 février 1817: l'arrêté royal approuvant le règlement général sur l'organisation des athénées et collèges dans les provinces méridionales avait pour objet l'organisation des athénées, tandis que celui du 5 avril 1817 réglait le plan et le mode d'enseignement dans les athénées. Ainsi furent prévues pour l'Athénée 6 classes gymnasiales et une classe élémentaire.

L'essentiel fut le retour des langues anciennes latine et grecque (De 1814 à 1817, l'allemand était seul utilisé dans tous les cours.). Le français servait exclusivement de langue véhiculaire pour toutes les autres branches, surtout à l'explication des auteurs latins et grecs; l'allemand et le hollandais étaient enseignés dans des cours spéciaux.

23 septembre 1817: arrêté instaurant de „véritables cours universitaires“ à l'Athénée: deux chaires de philosophie dont l'une de logique et de métaphysique, l'autre pour les sciences physiques et mathématiques

[...]1817 wurde der Kastanienbaum gepflanzt, der immer noch den Hof beschattet. An dieses Jahr, in dem das Athenäum organisiert wurde, erinnert an der Innenseite über dem Tor das Chronogramm mit dem Segenswunsch: "Möge das Athenäum Luxemburgs Zierde sein!" - ATHENAEVM SIT LVCELBVIRI DECOR -

[Dr. Jos. Massarette/Marienkalendar 1938]

Ainsi l'année 1817 était bel et bien digne d'être marquée par un signe distinctif. Rappelez-vous, par exemple, la plantation d'un arbre lors de la naissance du fils aîné. Ainsi en 1921, les habitants de Vianden ont planté un noyer dans l'enceinte du Château à l'occasion de la naissance du Grand-Duc Jean. Cet arbre a disparu lors des récents travaux d'aménagement. Ils continuaient ainsi la coutume de la plantation d'un marronnier, inaugurée en 1801 lors de la naissance du fils de Napoléon. Le Grand-Duc Jean est le premier successeur masculin au trône né sur le territoire luxembourgeois. Et en 1986, le prince Guillaume plantait lui aussi son arbre sur la place communale à Vianden.



Feuilletons dans les „Kalennerblieder“ de Batty Weber :

Die Alten und die Jungen im Land, die seinerzeit rosa rosae und amo amas im Athenäum gelernt haben, dürften in diesen Tagen den Geburtstag eines alten Herrn und guten Freundes feiern, der Jahre hindurch Hand über sie gehalten hat. Er feiert seinen hundertsten Geburtstag. In der Tat sollen es in diesen Tagen hundert Jahre her sein, daß der schöne Roßkastanienbaum im Athenäumshof gepflanzt wurde. Meine Gewährsmänner wußten mir ihre Quelle nicht anzugeben, ich habe also für das Factum keine authentische Bestätigung. Aber es wird schon so sein. Obgleich es ja sonst nicht gut zu tun pflegt, wenn man Bäume mitten im Sommer verpflanzt, so hat dieser unter dem Wagnis nicht gelitten und sich prachtooll entwickelt, den Menschengeschlechtern, die um seinen Stamm und unter seiner Krone spielten, ein leuchtendes Vorbild.

Hundert Jahre, sagen manche, das ist für einen Baum eigentlich kein Alter. Und dieser sieht wirklich nach mehr aus. Aber Kastanienbäume wachsen schnell. Die auf dem Paradeplatz sollen sogar erheblich jünger sein, trotzdem sie so ehrwürdig aussehen. Sie haben freilich mehr und Schlimmeres erlebt.

Bäume pflanzt man nicht so mir nichts dir nichts, besonders nicht mitten in die Höfe von Landesanstalten. Es muß also ein besonderer Anlaß gewesen sein, dem der alte Kastanienonkel im Athenäumshof sein Dasein verdankt. Und das brachte mich dazu, das Jubiläumsbuch über die Geschichte des Unterrichts in unserem Lande aus meiner Bibliothek herunterzulangen und in der trefflichen Denkschrift von Dr. M. d'Huart nachzulesen, wie es damals auf unserer berühmten Landespenne ausgesehen hat. Die französische Revolution hatte mit den Jesuitencollegien

aufgeräumt. Der Klassizismus hatte dem Pragmatismus, das Latein der Mathematik, das « Colleg » der Zentralschule weichen müssen. Aus diesem Extrem fand der Unterricht langsam wieder in eine Zwischenstellung zurück. Aus den säkularisierten Jesuitencollegien wurden Lyzeen bzw. Sekundärschulen. Jeder Appellgerichtsbezirk sollte ein Lyzeum erhalten. Wir gehörten mit Metz und Sedan zu einem Bezirk und kämpften mit diesen beiden Städten um den Besitz des neuen Lyzeums. Metz bekam das Lyzeum und wir mußten uns mit der sogenannten Sekundärschule begnügen. Als wir aber dann 1815 zur niederländischen Krone kamen, begann für unsere oberste Unterrichtsanstalt eine neue Blütezeit. Ein königlicher Beschluß verfügte, daß die kommunalen « Collegien » die erste Stufe des höheren bilden sollten. Sie standen allen jungen Leuten offen, die den Primärunterricht genossen hatten und eine wissenschaftliche Laufbahn wählten. Doch sollte in jeder der Südpervenzen eine besondere Anstalt mit ausgedehnterem Unterricht bestehen, zu dem Zweck, Geschmack und Wissen im Allgemeinen unter allen Klassen der Gesellschaft zu verbreiten, auch die nicht ausgenommen, die keine akademischen Studien machten. Diese Anstalten sollten Athenäen heißen.

Gestehn Sie, daß selten einer Anstalt ein weiseres Ziel gesteckt wurde. Die Bildung Gemeingut aller Klassen, das ist ein Ideal, das eines Königs würdig war. Und daß unser Athenäum den Erwartungen jener Verfügung entsprochen hat, wer wagt es zu leugnen? Ein Jahrhundert lang hat dies Bestreben gegen alle Spezialisierung durchgehalten: dessen steht im Hof des alten Jesuitenheims der Kastanienbaum als grüner Zeuge.

Ich male mir das Fest aus, das bei seiner Pflanzung mit Gesängen und lateinischen Reden vor sich gegangen sein wird. Vielleicht, liebe Leserin und lieber Leser, stand Dein Großvater als an- oder ausgehender Lateinschüler mit dabei, und Du hast sozusagen ein Familienrecht darauf, den hundertjährigen Geburtstag mitzufeiern. Und wenn es nicht wahr ist, was meine Gewährsmänner mir sagten, daß der alte Kastanienbaum heute oder gestern oder morgen vor hundert Jahren gepflanzt wurde, so freue ich mich doch des Irrtums, da er mir zum Anlaß einer genußreichen Lektüre in der interessanten und reich dokumentierten Schrift M. d'Huarts geworden ist.

Batty Weber : Abreißkalender 21/6/1917.

Et c'est bien vrai: dans le programme de 1892-1893, Nic Gredt relève dans son aperçu sur l'Athénée de Luxembourg de 1839-1889:

[...]Le 30 mai 1855, Guillaume III, rendait visite à l'Athénée. Les administrateurs-généraux ainsi que la commission des curateurs de concert avec le corps enseignant et les 360 élèves s'étaient donné rendez-vous dans la grande cour d'honneur de l'établissement.

« Sa Majesté a été complimentée par M. le Directeur, au pied du grand marronnier, planté au milieu de la cour (lors de la fondation de l'Athénée en 1817).

« Symbole de la prospérité, par sa vigoureuse croissance, cet arbre, monument contemporain d'un des plus grands bienfaits dont sa Majesté Guillaume Ier, de glorieuse mémoire, a doté le Luxembourg, étalait, en pleine floraison, un millier de

thyrses, exprimant par sa muette parure, au Royal petit-fils, la vive reconnaissance que le Grand-Duché a voué à Son illustre aïeul, le fondateur de l'établissement qui a été une source féconde de bien-être pour les jeunes Luxembourgeois. »

[...] *Blickt man diagonal über den Hof, so sieht man über dem letzten Klassensaal eine Inschrift, welche die Weiterführung des Gymnasiums unter Wilhelm I. von Holland erwähnt, im Jahre 1818, wie das Chronogramm am Schluß bezeugt:*
STET FOECVNDA PARENS DOCTA NOS PROLE BEABIT FLORET PRAESIDIO TVTA
PATRONA TVO. *[Möge die Gottesgebärerin uns beistehen und uns mit einer gelehrten Generation beglücken; unsere Schule blüht ganz sicher unter deinem Schutz, o Patronin]*

*Im Vorjahr (1817) war der Kastanienbaum gepflanzt worden, der noch heute den Hof beschattet. Dieses Jahr ist durch das Chronogramm ATHENAEVM SIT
LVCELBVRGI DECOR [Das Athenäum soll Luxemburgs Zierde sein] angegeben, das auf der Innenseite über dem Tor steht.*

[Historischer Rundgang durch Luxemburg: Paul Medinger]

Le 29 mai 1861, pour la célébration du 50^e anniversaire de Monsieur le Directeur Muller comme professeur dans le pays de Luxembourg, le professeur Wolff, lui-même ayant accompli 46 années de services, lui souhaitait la bienvenue à l'entrée de la cour:

[...] Entrez, sous d'heureux auspices, dans cette cour parée de fleurs, que vous avez illustrée si longtemps, et comme élève, et comme professeur, et comme directeur. Nos quatre cents élèves, rangés par classes, vous attendent dans un respectueux silence au pied de ce bel arbre en fleur, symbole du florissant établissement qu'il ombrage, pour vous offrir leur palme de respect, de reconnaissance et de filiale piété.[...]

Mais pourquoi un marronnier d'Inde?

Ce type d'arbre a été introduit dans nos régions vers 1576 en provenance de la Turquie ou du nord de la Grèce. Les Hollandais utilisaient les marronniers pour border les rues; les racines aidaient à stabiliser les terrains, le feuillage donnait de l'ombre, les troncs marquaient le tracé de la route ...

Les arbres et, en particulier, l'arbre solitaire, ont occupé depuis toujours une place importante dans l'imaginaire des hommes. Ainsi, les "experts" rangent le tilleul et le marronnier parmi les arbres hostiles aux rayonnements, ce sont par conséquent des végétations "positives"! Et d'après leurs cousins, les mythologues, le marronnier est un arbre du type solaire. Il offre largement ses feuilles aux rayons du soleil en croissant horizontalement, son écorce, pendant les premières vingt années plutôt lisse, se tapissera de craquelures et de crevasses. Il aime les sols bien nourris, craint le manque d'eau et la pollution. Le tilleul, par contre, est un arbre du type lunaire: son port est vertical, son écorce est et reste toujours lisse, il supporte bien la sécheresse et est résistant à la pollution. Etaient-ce ces deux qualités-là qui

ont guidé le choix? Les poètes, eux, se plaisent à chanter le jeu de la lumière à travers le feuillage étalé des marronniers.

Es ist immer derselbe Traum:

Ein rotblühender Kastanienbaum, ... Traum: [Hermann Hesse]

ou, plus près de nous:

*[...] Und durch die Fenster sah's im Hofe draus
Der krongewalt'ge Blätterpatriarch,
Und trieben wir's den Lehrern gar zu arg,
Er winkte uns in hoheitsvoller Ruh'
Ermut'gend seine Beifallsgrüße zu.
Ehrwürdig Haus! Aus deinem Schatten flogen
Auch all die Knabenwünsche, Knabenpläne
Mit starkem Flügelschlag, wie junge Schwäne,
Dem Gold des Athers zu, und endlich zogen
Wir selbst am Baum vorbei, zum großen Tor
Hinaus, voll Wagemut den Pfad empor
Zu klimmen, der ins Land des Glückes leitet,
Und Aug' und Geist, vom Durste scharf geweitet,
Bevor des Scheidetages Schatten sinken,
Am Sonnenquell der Erde satt zu trinken. [...]*

poésie de M. le professeur Werner de Dietrich, recitée par l'auteur lui-même lors du banquet dans la grande salle de la villa Louvigny, organisé par un groupe d'anciens à l'occasion du troisième centenaire de la fondation de l'Athénée. [samedi, le 13 août 1904]

Et pourtant, les poètes allemands se plaisent plutôt à chanter les louanges du tilleul: *Am Brunnen vor dem Tore, da steht ein Lindenbaum* [Wilhelm Müller von Schubert vertont] ou un poème de ~1404: *Vor dem Tore eine Linde stat, die sieben und dreißig Salen hat*. Selon Ernest Faber le tilleul est "der Baum der Liebe und der Lieder". Vielleicht ... weil er so widerstandsfähig gegen die Kälte ist!

Les tilleuls argentés, moins estimés pour leurs fleurs car de moindre qualité, s'accommodent de tous les sols, même médiocres. Pourtant ils se plaisent davantage dans les sols calcaires; ils tolèrent mieux des élagages et des tailles périodiques. Les marronniers aiment les sols profonds et suffisamment frais. Tout comme pour les tilleuls, l'aridité de l'atmosphère et la sécheresse du sol occasionnent la chute prématurée du feuillage. La hauteur pouvant être atteinte pour les deux, est d'environ 25 à 30 mètres; l'âge des marronniers se situe entre 2 et 3 siècles, celui du tilleul jusqu'à 5 siècles.

[...] Die Zeit ist noch gar nicht so lang, wie man sie empfindet. Es gibt Momente, da sind einem 50, 100 Jahre wie ein Tag. Sind es wirklich schon 52 Jahre, seit wir im Athenäumshof, unter dem alten Kastanienbaum um unseren Lateinprofessor

*Schaak herumstanden, der die Liste der Sieger im Kampf ums Maturam verlas?
Und einer nach dem andern, sowie sein Name gefallen war, sich auf dem Absatz
herumdrehte, über den Hof weg und zu dem Türchen beim Pedell Franz hinauslief,
als liefe er schnurstracks in das neue Leben, das sich vor ihm auftat. [...]*

Batty Weber : Abreißkalender 9/7/1933

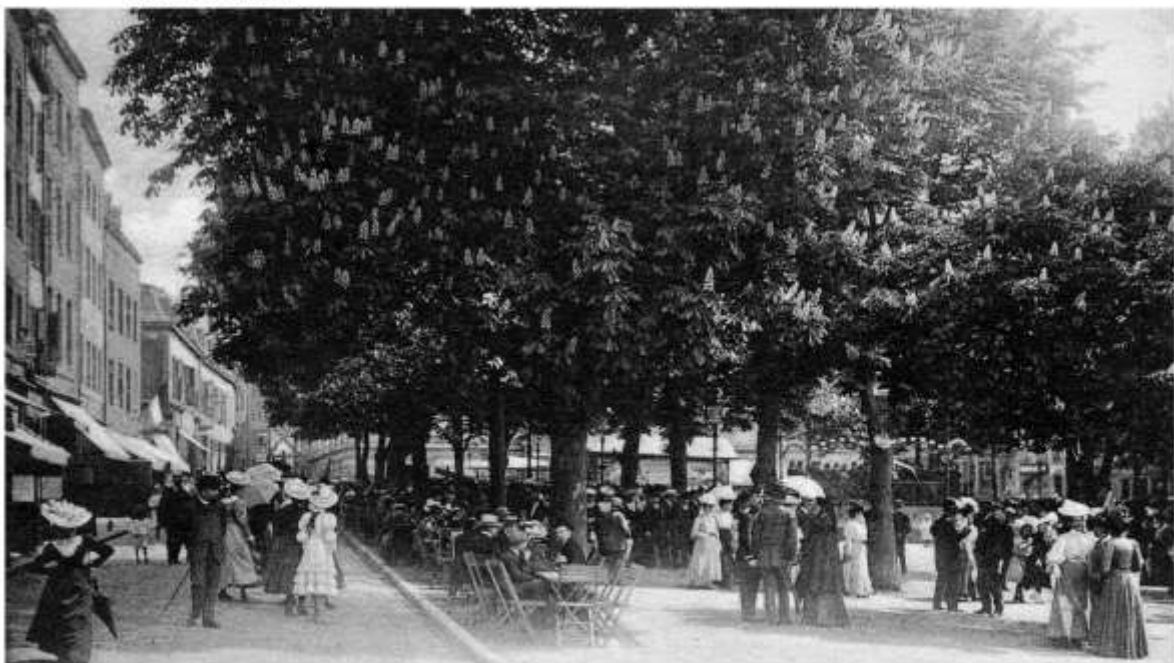
[...] Ein Kastanienbaum, der nicht besonders mächtig, aber vielen, die sich als lebensfrohe, hoffnungsvolle Studenten unter seinem weitverzweigten Kronendach getummelt, lieb und wert ist, ist jener im Hof des Athenäums. In der Nummer vom 10. Februar 1912 redet die "Luxemburger Zeitung" der Erhaltung dieses Veteranen warm das Wort. Der Passus lautet: "Mit Freuden haben wir gestern den Vorschlag des Herrn Welter (in der Kammer), daß die Regierung sich dem Schutz der ehrwürdigen Baumriesen im Lande zur Pflicht machen soll. [...]

Ein Baum, der nicht besonders alt, noch historisch merkwürdig ist, aber vielen am Herzen liegt, ist der schöne Kastanienbaum im Hofe des Athenäums. Sein Wurzelwerk liegt um den Stamm herum armsdick zutage und die Jugend schleift es an ihren Sohlen langsam aber sicher ab. Wir legen ein Wort für den alten lieben Gesellen ein, damit man ihn vor dem Verderben schütze, das ihm vielleicht auf diese Weise droht. Und auch für seine Kameraden auf dem Paradeplatz, von denen es heißt, die Stadtverwaltung lasse sie mit Fleiß zugrunde gehen, um sie durch plattgeköpfte Linden zu ersetzen, wie sie z. B. in Longwy auf dem Stadthausplatz ihr kümmerliches Dasein fristen. [...]

Faber Ernest: Aus : "Die Baumriesen des Großherzogtums Luxemburg in Wort und Bild", wo man unter der Aufzählung der großen, alten und mächtigen Kastanienbäumen Europas, auch folgenden Satz lesen kann:

Unser Land hat keinen bemerkenswerten Kastanienbaum aufzuweisen.

Na so was!



rius tara, Nikolaus Welter engloba sa poésie dans le recueil: Über den Kämpfen.

Im Athenäumshofe.

[...] Kastanienbaum im Athenäumshofe,
erhabener Fürst der Heimatbäume du,
du rauschtest schon dem Schüler Reim und Strophe,
du schüttetest dem Jüngling Träume zu.

Die starken Finger deines Stammes heben
die Wölbung deiner Fülle hoch und weit,
daß du, ein Wunderberg von Grün und Leben,
den Tag erfreust mit deiner Herrlichkeit.

Kaum war die Heimat sich zurückgeschenkt,
da hat man dich als Reis hier eingesenkt.

Wie du seither erstarkt mit jedem Lenze,
wand uns der Friede jährlich neue Kränze;
nach hundert Jahren kerngesund und jung,
ragst du als unsers Glücks Verkörperung.

Und schau ich dich, wenn ich verlang nach Trost,
im Knospenschwall, im Glanz der Kerzenblüte,
im Rost des Herbstgewands, im Winterfrost,
stets hebt dein Anblick Aug mir und Gemüte. [...]

Nikolaus Welter «Über den Kämpfen» [19. August 1914]

En août 1915, il ajouta encore ces vers:

[...] Wie ich dich heute sah, stand ich entsetzt,
Im tiefsten angewidert und verletzt.

Soldaten schlugen einen jungen Stier;
An deinem Stamm verblutete das Tier.

Dann ward die mächtige Leiche hochgezwängt,
An deinen unteren Aesten aufgehängt,
Gehäutet und geweidet. Rote Lachen
Befleckten deinen Fuß. Ein Rudel saß

Im Kreis auf Pulten, sah mit breitem Lachen
Dem Greuel zu und schwelgte schon am Aas.

So ward dein Hof zu einer Schlächtergrube
Und du zur Fleischbank einer Metzgerstube. [...]

Welter, 19. August 5h1/2 Uhr abends 1915

[...] In der Mitte des Haupthofes stand der stattliche Kastanienbaum, unter dem schon Generationen von Schülern auf und ab gegangen waren. Laut Professor Medinger war er im Jahre 1817 gepflanzt worden. Daß er so lange standgehalten hatte, war dem Umstand zu verdanken, daß seine mächtigen Äste mittels vieler Eisenstangen und Bandagen sich gegenseitig stützten, ansonsten die meisten



schon längst herabgefallen wären. Auch begnügte er sich nicht mit dem fallenden Regenwasser. In der trocknen Jahreszeit schloß Vater wöchentlich einen dicken Schlauch an den Hydranten an, der sich außen direkt neben der runden Umfassungsmauer befand, und stieß ihn durch das Geländer. Alsdann ließ er so lange Wasser ins Rund laufen, bis es drohte, über die Mauer hinwegzuschwappen. Auf diese Weise wurden die alten weitverzweigten Wurzeln des schönen Kastanienbaumes mit frischem Wasser getränkt, so daß seine großen grünen Blätter nicht vorzeitig verdorrten.

Während der großen Ferien spielte sich hier auch ein Teil unseres Familienlebens ab. Vater stellte dann eine große Bank und auch einen Tisch neben die Umfassungsmauer. Wenn dann die kleine Eingangstür geschlossen war und sämtliche Handwerker - die ja in der Ferienzeit manche Reparaturen und sonstige Erneuerungsarbeiten im weiten Gebäude zu erledigen hatten - fort waren, kamen wir uns unter dem schönen Kastanienbaum fast wie in der Sommerfrische vor. Wir bedauerten jedesmal, wenn nach den Ferien Bank und Tisch wieder weggeräumt werden mußten.

1947 war es dann auf einmal so weit, daß der alte Baum zu einer Gefahr für die unter ihm Hindurchgehenden wurde und nicht mehr zu retten war. So mußte er, 130 Jahre alt, während der Osterferien definitiv umgelegt werden, was kein leichtes Unterfangen war.

In den dreißiger Jahren hatten meine Brüder und ich öfters kistenweise seine herabfallenden Kastanien gesammelt, einige Zeit damit gespielt und sie schließlich in die längs der Innenseite der großen Hofmauer stehenden Müllkübel geworfen.[...]

Paul Diederich: Athenäum 1932-1946.



Im Marienkalender von 1931, erschien folgender Aufsatz vom Prof. E.Klein:

Ein Naturdenkmal an klassischer Stätte

Da steht er vor dem Beschauer in wohlgetroffenem Bilde; wenn nicht der bedeutendste und interessanteste, so doch der bekannteste Baum der Heimat. Der « kron- gewaltige Blätterpatriarch » N. Welters im Hofe des Athenäums zu Luxemburg, ein Prachtstück aus der dekorativen Sippe der Roßkastanien.

Wer in die Stadt kommt, wirft einen raschen Blick über die Mauerkannte zum Hof und stellt mit Beruhigung fest, daß der wackere Alte noch immer munter ist.

Viele wissensdurstige Generationen haben in seinem Schatten römischen Ernst und attisches Salz geschlürft und sich gewappnet für die Geisteskämpfe des Daseins, frohes Gezwitscher und ernste Disputationen erklangen unter dem ragenden Laubdach, zu den Fenstern hinein durfte er die Vorbereitungen zu manchem Losen- jungentreich mitanschauen oder das Schwitzen angstvoll seufzender Prüflinge erleben. Er hat viel mitgemacht in seinen langen Tagen und dazu geschwiegen, - ein ragendes Vorbild für so viele, die es gemein anders halten.

Im Jahre 1817 wurde er gepflanzt, bei der Reform unseres mittleren Unterrichtes zu Anfang der holländischen Herrschaft unter dem ersten Oranier. Er ist demnach ebenso alt wie der Titel « Athenäum », den man der neu herausgeputzten Anstalt gab, und sein Geburtsschein steht im Chronogramm über dem Eingangstore ver- brieft. Er war jedoch dauerhafter als die damals eingeführten Neuerungen. Neben- bei bemerkt ist sein Pflanzjahr auch das Geburtsjahr von Großherzog Adolf und des Königs-Großherzogs Wilhelm III. von Holland.

Die Enkel jener, die ihn über die Taufe hielten, sind heute hochbetagte Greise oder schlummern bereits lange unter dem Rasen, er aber prangt noch in Jugendfülle. Jeden Frühling zieht er sein frisches, nie aus der Mode kommendes smaragdenes Gewand an, bald nachher streckt er die flackernden Blumenkerzen auf, daß er strahlt wie eine Weihnachtstanne in der heiligen Gloriennacht, und im Herbst entläßt er rotbraune, glatte Samenkugeln, willkommene harte Projektile, womit das studierende Jungzeug sich bombardierend über den Jammer des neubegonnenen Schuljahres hinweghilft. Treu begleitet er das lernende Völkchen durch die lange Zeit des Bänkerutschens, und wenn sie beim letzten Weggang auch hochmütig allem Lebewohl sagen, was sie hinter diesen Mauern bedrückte, sein Andenken bleibt in ihrer Erinnerung stehen, fester als die sonstigen Momente der Lateinjahre.

« Weißt du noch, wie wir unter dem Baume spazierten oder tollten? »



Roßkastanienbäume werden meist nicht so alt. Die Eßkastanie, welche in eine andere, von dieser weitabgelegenen Pflanzenfamilie gehört, kann es in ihrer südlichen Heimat in die Nähe des zweiten Jahrtausends bringen, für unsere Roßkastanie aber mutet das Alter von 113 Jahren bereits stark als Ausnahme an.

Besonders günstige Umstände müssen dem Baume gestattet haben, das Patriarchenalter seiner Art zu überschreiten. Meiner Ansicht nach ist die ungemein vorteilhafte Stellung zwischen den aufstrebenden Wänden des hufeisenförmigen Gebäudes schuld an dieser Tatsache. Kein trocknender Luftzug kommt dorthin, und eine unbewegte, leicht durchwärmbare Atmosphäre lagert um den Baum. Die Roßkastanie ist nämlich südländischer Herkunft; allerdings kommt sie nicht erst in Indien wild vor, wie der französische Name « Marronnier d'Inde » vermuten läßt,

nein, bereits in Kleinasien treffen wir sie an, und auch in Griechenland, an den Hängen des sagenumwobenen Pindusgebirges, bildet sie geschlossene Waldbestände.

Vielleicht mag auch die Durchfiltrierung des Bodens mit organischen Nährstoffen im Spiele sein, wie sie ja notwendigerweise inmitten des Altstadtbildes an der Tagesordnung sein muß.

Jedermann kennt auch die rotblühende Roßkastanie, welche aber bei uns weniger üppig gedeiht. Diese stammt aus Ostamerika, und es ist merkwürdig, wie eine Gattung ihre an sich wenige Arten auf so entfernte Kontinente verstreut, welche durch breite Ozeane voneinander getrennt sind. Eine andere Art kommt in Japan vor.

Ein Veteran ist er also unser so oft besungene Baum im Athenäumshofe, allein Altersschwäche sieht niemand ihm an. Zwar hat man der Last seines Gezweiges künstlich unter die Arme gegriffen, indem man Metallbänder und Tragdrähte anbrachte. Ich glaube, aus der Architektur des Gerüstes, wie es auch unser Bild deutlich zeigt, erkennen zu können, daß dem Baum innerhalb der ersten Jahrzehnte seines Daseins ein läuternder Schnitt aufgedrängt wurde, durch welchen die aufwärts strebenden Äste wegfielen und die zurückbleibenden und nachfolgenden in eine mehr horizontale Lage gerieten. Damit wollte man vielleicht erreichen, daß die Krone mehr in die Breite wuchs, aber für die mechanische Tragfähigkeit war solches nicht von Vorteil und verlangte das spätere Anlegen der künstlich haltenden und stützenden Zutaten.

Die vor sechs Jahren durch einen abreißenden Ast geöffnete Wunde zeigte kerngesundes Holz und verheilte normal, eine ganz natürliche Borkennarbe hinterlassend.

Da unser Baum mit seiner Krone so eng in den Hof eingezwängt steht, kann man an ihm einige bio-physiologischen Beobachtungen machen, die an freistehenden Exemplaren weniger sinnfällig zu ermöglichen sind.

Seit meiner Studienzeit vor fünfzig Jahren füllt das Blattwerk fast genau den vorhandenen Raum. Nur die Ecken sind natürlich, bei der Rundung der ganzen Formation, frei, sonst aber reicht das Geäst beinahe an die Mauern. So ist es aber stets geblieben, obwohl jedes Jahr alle Zweige durch Entfaltung der Knospen um ein Stockwerk verlängert wurden, und das Ganze demnach bald überall hätte anstoßen müssen.

Allein so ist es bei allen alten Laubbäumen, deren Kronenumfang im Ausblick von oben nicht mehr zunimmt, sondern auf Jahrzehnte hinaus sich konstant erhält. Für alles nämlich, was hinzukommt, trocknet jedes Jahr eine gleichgroße Menge ab und wird fortgeworfen. Auf unsern Fall übertragen stellt sich die Sache so, daß stets die Zweigspitzen absterben und tiefer gelegene Seitenknospen sich strecken, aber nicht über die Länge des verdorrten Stückes hinaus. So bleibt die Summe der Vegetationsorgane die gleiche auf fernste Zeit, und unser Baum wird, solange er noch am Leben bleiben mag, niemals dicht an die Wandflächen herangelangen.

Eine andere Erscheinung geht auf die gleichen Gründe zurück. Das gesamte Blattwerk nämlich vergilbt im Herbst nicht gleichmäßig, und zwar hängt es von der

ganzen Konstellation der klimatischen Faktoren, zumal aber von den Temperatur- und Feuchtigkeitsverhältnissen ab, ob die zu den Ecken gewandten Äste oder jene zu den Mauern hin ihre Blätter zuerst verfärben. In den heißen und dürren Sommern 1911 und 1921 war es sehr auffallend, wie in den Eckpartien die Blätter noch schön grün waren, während sonstwo das Laub bereits abgeworfen wurde. Dort nämlich herrschte etwas Zirkulation, an den Mauern staute sich jedoch die glühende Luft.

So vielerlei vermag uns der liebe Geselle zu melden. Am schönsten wäre es ja allerdings, wenn er erzählen wollte, was er erschaut und erlauscht hat seine Jahre entlang. Allein, wie schon bemerkt, das deckt er alles mit grünem Schweigen. Er ist ein munterer, treuer Alter, möge er noch lange Luxemburgs studierendes Volk beschatten und schirmen. Uns Alten wird er im Andenken bleiben, und jedesmal, wo man vorbeikommt, raunt es aus dem Gebüsch: « Weißt du noch? ... »



[...] CHRESCHT: dee bloen hat säi leckschister an der mapp mat an d'schoul bruct.

VIC: säi WAT ?

CHRESCHT: säi LECKSCHISTER.

VIC: a wat as dat da fir eppes ?

CHRESCHT: säi **papagei**, dir wësst jo, deen, dee rechne kann.

[...] CHRESCHT: dee bloe wollt de LECKSCHISTER aus der mapp huelen, an der klass, an du as dee fortgeflunn, a well d'fënster vum kllassesall opstung, war e séier am haff dobaussen, fir d'éischt sutz en an der métt vum bou iwert der hëlze paart vun der haaptentrée, op deem geschwongene steen, wou ATHENAEUM drop steet, 't war onwarscheinlech, de LECKSCHISTER sutz do, wéi aus stee

gehaen, do op der entr  e vum koll  isch, w  i op engem pohunnentroun, an huet erop gekuckt, no riets an d'lut, op de fiischen, deen uewenaus op deem klenge knuedler op sengem bou s  tzt, de maartfraen nozekucken, op eng k  ier huet e mam schwanz gewackelt, sech gehuewen an as racksdech vun der koll  ischpaart eriw  er op de renert lassgeflun an huet sech um fuuss s  i kapp gesat, do as et lassgaangen. no alle s  iten hin: SING, SING, HOPP AN DE BING an d'leit vum maart sin zesum-
megelaf a stungen do, sech ze wonneren iwert d  i exotesch bremer stadtmusikante vu l  tzebuerg, a w  i den oplaf dem papagei ze gef  ierlech gouf, huet en nees eng k  ier d'tut an d'lut gehuewen an as fortgeflattert, dohinner, wou et greng war, op de k  schtebam lass, deen an der m  tt vum koll  ischshaff steet, a vun do nees zr  ck op de bou iwert der paart, gl  ich war der d  i  wel lass an der   nnescht-gaass an och op de f  nstere vum koll  isch: de LECKSCHISTER huet n  mlech   mmer nach an engem st  ck gejaut: ZWEEMOL ZWEE AS SECHS, ZWEEMOL ZWEE AS SECHS, an dert  schent: SING, SING, HOPP AN DE BING, SING, SING, HOPP AN DE BING an zwar esou fiirchterlech haart, datt et duerch dee ganzen haff an duerch dat ganzt gebai geschaaht huet: SING, SING, HOPP AN DE BING.

[...] CHRESCHT: well d'pompje   mat hirem auto besch  ftegt waren, as de portier op eng k  ier mat enger leeder opgedaucht a wollt mat de  r erop an de bam klammen, hien huet awer, an der opregung a bei all deem gebirels vun de sch  iler, deen zweetleschte sprass verfeelt an as vun der leeder getrollt, dee bloe stung do,   nnert dem bam, ze j  imeren an ze fl  iwen: komm leckschister, komm, awer deen huet s  i krommbocklege schniewel n  mmer opgemat fir d'einmaleins opzesoen: ZWEE-MOL ZWEE AS SECHS, SING, SING, HOPP AN DE BING. de sing huet een n  irens gesinn. e stung secher hannert der riddo op sengem b  ro de  r kompliz  ierter aktioun nozekucken, lo waren och scho reporteren do vun den zeitungen, mat fottoapparater, d  i an engem st  ck dee rouden h  r papagei fottoagraf  iert hun an   nnert dem k  schtebam hin an hir gejhaucht sin, w  i wann e weltwunner geschitt wir.

[...] CHRESCHT: ech hun op eng k  ier eppes u mech kritt. ech wollt scho vum   ischen dag un eng k  ier op dee k  schtebam klammen. wann een n  mlech bis deen   nneschten aascht ze paken huet, as de rescht eng kannerei, da kl  mms de bis uewenaus an d'sp  tz w  i op enger trap. ech hun also dem portier seng leeder nees opgerit, sin doriwer bis op d  i   ischt   scht geklommen, a vun do aus richtung leckschister. n  mmer deen heure vull

MAMM: dat seet een net, chr  scht, wou k  nns de n  mmer un esou wierder ?

CHRESCHT: dee bl  de papagei as all k  iers, wann ech e bal ze pake krut, hoppla, en aascht m  i h  ich gesprongen, dee ganze schoulhaff huet op eemol gebl   rt: hal en un, an de vull huet gekr  it: SING SING, HOPP AN DE BING an d'pompje  n hun de mottor vun hirem feierauto haule gelooss, fir, endlech, hannertzech nees op d'strooss erauszekommen aus der mauerfal

NELL: an de papagei as fortgeflunn, w  it fort, zr  ck a seng heem  cht ?

CHRESCHT: ech hun him misse nohopsen, vun engem aascht op deen aneren, bis uew  chenaus an d'sp  tz, an do huet hie sech, ouni vill zauber a spektakel, f  nke

gelooss, ech hun him schéi geschwat, an déi ganzen zäit, wéi mer nees erofgeklomme sin, huert en de schniewel gehal an net méi geschwat. kee wuert méi. dee ganzen haff huert ugefaangen an d'hänn ze klappen an ze ruffen: brawo, wéi ech vum leschte sprass vun der leeder geklomme sin, mam roude vull an der hand, dee guer net no mir gefacht huert mam kromme schniewel, wéi d'papageien dat ëmmer maachen.

PAPP: hat dan een dech ugestallt, fir op dee käschtebam ze klammen ?

[...] CHRESCHT: ech hun eng iddi. de spitz am zeechnen huert eis eng aufgab gin, e virschlag ze zeechnen, wat e kënnt an d'platz vum urale käschtebam an de kolléischshaff setzen, wann deen mol eng kéier ëmgeha ging gin.

FELIX: haen déi dee schéine bam ewech ? dach awer secher net wéint deër papageiegeschicht ? dat wir allerhand ?

PAPP: dat as déi nei moud, iwerall hae se déi schéin al bäm ewech. genä esou, wéi se deen urale nëssert am spaneschen eck ewechgeha hun.

HENG: si soen emol. wéini, weess keen.

CHRESCHT: si soen, e wir ze al. 't wir zevill geféierlech fir d'schüler. op eemol ging esou en décken aascht engem op d'kallbass trëllen, an da wir et ze spët.

TATTA: engem stodentchen oder engem professor ?

CHRESCHT: ënnert de proffe sin der e puer, do hätt keen eppes dergéint, wann déi vun engem aascht getéitscht giffen.

VIC: a wat as dann elo däi virschlag ?

FELIX: eng frittebud an d'mëtt vum haff, dat wir dach eppes, oder net ?

HENG: dat wir d'saach.

MARIE: e schéine sprangbuer, dat wir dach flott fir am summer.

MAMM: en neie bam, e lannebam zum beispill, da kimm der ni an d'versuchung, mat käschten dorëmmer ze geheien.

HENG: de portier fiirt all owes an all mueren duerch den haff, en huert esou e blechfaass tèschent velosserieder an eng schépp an e biesem, domat hieft en d'käschten op, ir d'schoul ufänkt, den haff as ëmmer wéi geleckt, am haff hun ech nach bal ni eng käsch gesi leien. soss ging et schéi gin, da gingen d'fënstere eng no deër aner a schierbelen. hei ant do fanne mer awer alt eng oder déi aner, déi gin da mat an d'klass an do an den uewe gehäit, dat knuppt an dat klaakt wéi am krich, wann déi vun hëtzt platzen.

PAPP: wat gings du dann an d'mëtt vum haff stellen ?

CHRESCHT: e monument fir deem bloe säi LECKSCHISTER, um klenge knuedler huert de fox jo och en denkmal, da kann de papagei och eent hun. [...]

Aus dem Roman : "de papagei um käschtebam" vum Roger Manderscheid

Und dann war es eines Tages soweit:

Ein Baumriese verschwindet!

In den nächsten Tagen soll der ehrwürdige Roßkastanienbaum im Hof des Athenäums gefällt werden. Viel Tinte ist in letzter Zeit um seinen Weiterbestand geflossen. Aber alle Bemühungen historischen und gefühlsmäßigen Charakters können die fortschreitende Weißfäule seines Stammes nicht aufhalten, so ist er zu einer

ständigen Gefahr für die sich unter seinen Armen tummelnde Jugend geworden, und die Professorenkonferenz der Anstalt mußte sich, wenn auch schweren Herzens, im Interesse der Sicherheit der Schüler dazu entschließen die Fällung vorzuschlagen.

Der Baum wurde vor 130 Jahren gepflanzt. Die seit Jahrzehnten um sich greifende Weißfäule seines Stammes wurde durch einen Längsriß noch beschleunigt. Mit Hilfe von Eisenbändern versuchte man seit Jahren die Stabilität der Äste zu vergrößern, was jedoch nicht verhinderte, daß im letzten Herbst, glücklicherweise Sonntags, ein schwerer Ast abbrach. Nun ist das weiche, wenig widerstandsfähige Holz des Baumes allgemein brüchig und gefährvoll geworden. Die altehrwürdige Kastanie wird also fallen, soll jedoch möglichst bald durch eine neue Baumart ersetzt werden.

[Lux-Wort : 10. April 1947]



Les derniers jours d'un condamné

La sentence prononcée; il passera de vie à trépas. Le bourreau y mettra la hache, jusqu'à ce que mort s'en suive. Seuls les photographes seront admis à assister à l'agonie du citadin, certes, le plus populaire de notre bonne ville de Luxembourg. L'exécution aura lieu endéans la semaine de Pâques.

Le Käeschtebaam de la cour de l'Athénée, moribond, a eu son dernier recours en grâce rejeté. Son état de décrépitude constituant un danger pour le petit monde grouillant autour de ses contours ceinturés de fer, il sera éliminé. Objet d'une idolâtrie imposée à la classe de la poésie - il y eut un temps jadis en seconde la confection d'une poésie allemande et française était de rigueur - il est traité comme charogne. "A thing of beauty is a joy for ever" chantait l'Anglo-Saxon Keats. Beauté d'hier, rebut d'aujourd'hui.

Notre marronnier d'Inde planté dans la IIe décade du XIXe siècle, a depuis vingt ans effrontément démenti la science qui limite à 110 ans la vie d'un marronnier d'Inde.



AAA bul-16

Est-ce l'ambiance de la jeunesse estudiantine toujours renouvelée qui causa sa longévité gênante? Du reste la science s'inscrit en faux contre sa dénomination "d'Inde", puisque d'après le docte et regretté professeur Edmond J. Klein, le marronnier d'Inde est originaire de la Grèce septentrionale. Donc, ses papiers d'identité n'étaient pas en règle. Raison de plus pour l'achever.

Un mal intérieur le ronge qui ne pardonne pas. Pourri jusqu'à la moelle, il doit lâcher une à une ses branches squelettiques qui autrefois s'entouraient le mois de mai venu, de promontoires de verdure parsemées de fleurs en grappe. En automne, combien mélancoliquement les châtaignes tombaient une à une sur les pavés, rebondissant une ultime fois, pour servir en fin de vie de projectiles aux garnements d'en bas pendant les récréations.

C'est la fin. Il sera remplacé par un tilleul assez jovenceau pour que la pauvre cour ne soit pas veuve de verdure.

N'y en aurait-il pas qu'en Ardenne, à Wiltz, par exemple, on appelle "Lann" le marronnier d'Inde? Pour les élèves du Nord, rien donc de changé sauf l'arbre.

Voilà ce qu'on appelle réduire une opération devenue nécessaire à sa plus simple expression.

Accourez, vous, les anciens élèves, ranimez un souvenir qui faute de sève, s'évanouira vite; et vous, photographes, pour présenter aux lecteurs de nos périodiques la vue des hûcherons: sinistres, la hache ou la cognée à la main, préparer froidement ce monstrueux supplice.

J.H.

[Meuse : 9 avril]



NATURE MORTE!



Erinnerungen an den Kastanienbaum im Athenäumshofe

*Nun ist er also doch der Axt der Holzhacker zum Opfer gefallen, der uralte Baum-
riese, der ehrwürdige Kastanienbaum im Athenäumshofe zu Luxemburg. 130 Jahre
lang ist er ein stiller Wächter und eine Zierde des grauen, verwitterten Gebäudes
gewesen. Schon Jahre lang litt er an Weißfäule, schon Jahre lang mußten seine
weitausgreifenden Äste durch starke Eisenbänder zusammengehalten werden, aber
immer noch trotzte er dem Sturmwind, bis zu seinem Ende noch blieb er ungebro-
chen. Nun aber ist der letzte Lebensfunke in ihm erloscht, sein Wipfelrauschen
verstummt. Nie mehr wird uns der ausströmende Duft seiner tausendfachen
schneeweißen Blütenkerzen umweben, nie mehr werden wir uns wieder in seinen*

Schatten zur Ruhe niedersetzen können. All diese wehmütigen Gedanken lassen in mir eine Erinnerung aufsteigen, einen Gruß aus vergangenen Zeiten, aus Jugendzeit, Glanzjahren und Verfall dieses wahren Baumriesen.

Vor etwa 130 Jahren hat man ihn gepflanzt, damit er als Zierde und Symbol des Athenäums, der ersten Bildungsanstalt unserer Heimat, der Nachwelt den Gruß ihrer Vorfahren überbringe. Viel Schönes und Erhabenes hat er während dieser langen Jahre erlebt, aber auch viel Leid und Elend hat er mitansehen müssen. Tausende junger Septimaner hat er auf ihrem ersten Schulgang begrüßt, Tausende reifer und lebenslustiger Abiturienten hat er auf ihrem letzten Schulgang gesehen.

Wie hat doch jeder dieser Studenten beim ersten Anblick zu seinem wuchtigen, geraden Stamm, seinem mächtigen Blätterdach und seiner erhabenen Baumkrone bewundernd aufgeschaut, wie hat ihn doch jeder, Tag für Tag, Jahr um Jahr, jeden Morgen einen stillen Gruß hinaufgeschickt, ihm der schon die Huldigungen unserer Väter und Großväter entgegengenommen hat. Er bildete die Brücke zwischen Generationen, das unsichtbare Band engster Verwandtschaft mit jenen, die schon den Schlaf der Ewigkeit in seinen Bann gezogen hat. Viele heimliche Gespräche hat er verlauscht; Freundesbände sind unter ihm geflochten worden, ja, die bis über das Grab hinaus fort dauerten und fort dauern werden.

Aber nicht nur in den Ruhepausen ist er uns ein lieber Freund gewesen, auch während der Klassenstunden ist uns sein Rauschen wie ein Gruß von draußen gewesen, wie eine liebe Einladung, sich der Schönheit der Natur zu erinnern. Unser Heimatdichter Nik. Welter wird sich wohl auch an eine solche Klassenstunde erinnert haben, als er das wunderbare Gedicht "Im Athenäumshofe" niederschrieb.

Aber nicht nur des Freudigen und Stimmungsvollen sei hier gedacht, nein, auch die Zeiten des bittersten Elends bleiben eng mit der Geschichte des alten Kastanienbaumes verbunden.

Wie mag er aufgeatmet haben, als 1867 die letzten preußischen Jägerbataillone die Stadt und die Festung Luxemburg verlassen hatten. Aber ach, wer hätte gedacht, daß in so kurzer Zeit dieselben Preußen wieder unser Land belästigen würden. Innerhalb 30 Jahren hat der alte Baum zwei schreckliche Weltkriege mitmachen müssen, die beide dem preußischen Imperialismus zu verdanken sind. Zweimal mußte er den Einfall der Preußen in unsere friedliche Heimat miterleben, zweimal mußte er den preußischen Marschtritt auf den Pflastern unsere Stadt mitanhören, zweimal wurden unter seiner Laubkrone preußische Befehle und Soldatenflüche ausgestoßen.

Doch ach, das Wehmütigste und Schrecklichste sollte erst kommen. Er mußte mitansehen, wie Hunderte junger, lebensfroher Studenten gewaltsam aus ihrer Studienzeit herausgerissen wurden, um den ihnen verhaßten preußischen Waffenrock anzuziehen. Er mußte es auch mitansehen, daß die heimattreuen und pflichtbewußten Professoren nach Deutschland deportiert oder dienstverpflichtet wurden. Wie mag wohl der Anblick der deutschen Professoren in Uniform, oder doch wenigstens mit dem Parteiabzeichen im Knopfloch, den alten Kastanienbaum bedrückt haben.

Trotz alledem hat er auch diese schrecklichen Jahre überstanden. Wie mag er doch sich gefreut haben, als zuerst wieder seit 6 Jahren ausschließlich Luxemburger Professoren und Studenten sich zum Beginn des ersten Nachkriegsschuljahres im Athenäumsgebäude zusammenfanden. Mit diesem Tag begann wieder das frühere Leben für den alten Baumriesen. Wieder rauschten seine Wipfel wie zum Gruß, wieder strömte er den Duft seiner Blütenkerzen aus und wieder wie früher öffnete er sein breites Laubdach den Studenten und Professoren, die unter ihm Ruhe, Entspannung und Kühlung suchten.

Nun aber ist er aus unserer Mitte herausgerissen worden, still wie er gelebt, so hat er unterzugehen gewußt. Von seiner früheren Größe und Pracht zeugen nur noch Betonfassung und Geländer. Was auch immer an seine Stelle treten wird, sei es auch der herrlichste und kunstreichste Springbrunnen, nie wird er das malerische Bild von früher wieder beleben können, nie wird er das unvergeßliche, herrliche, historische Denkmal unserer anmutigen, malerischen Felsenstadt ersetzen können.

-er [Lux-Wort : 25. April 1947]

Große Diskussionen zum Baum im Athenäums Hof gab es nicht in der Schulgemeinschaft des Athenäums; gerätselt wurde dennoch in der Professorenkonferenz über den Fortgang der Arbeiten. Die verschiedensten Meinungen wurden geäußert: So machte Professor Fritz Schneider dem Monni Koemptgen weis, es würde ein Springbrunnen hergerichtet werden, mit Fischen besetzt, somit Monni seinem Hobby, dem Fischen, in den Mußestunden nachgehen könnte!

[...] Der "Käschtebaum" im Ehrenhof des Athenäums in Luxemburg litt seit längerer Zeit an Altersschwäche. Von Zeit zu Zeit fielen sogar bei Windstille aus dessen Krone Äste zu Boden. Als jedoch glücklicherweise während der Abwesenheit der Studenten ein Ast, welcher eine Korde Brennholz lieferte, niedergegangen war, hatte dessen letzte Stunde geschlagen. Während der Osterferien 1947 wurde er von den Arbeitern des Staatsarchitekten gefällt. In der Chronik des Athenäums ist sein Alter mit 130 Jahren angegeben.

Durch Sprengung hatten diese Arbeiter versucht, den gewaltigen Wurzelstock, der auf einem Schuttkegel fußte, zu beseitigen. Als aber ein bis auf den „Knuodler“ fliegendes Holzstück den dort vorbeigehenden Major Speller beinahe getroffen hatte, mußte er ausgegraben werden. Hierbei wurden Topf- und Glasscherben und Kachelofenreste aus der Renaissancezeit und dem späten Mittelalter (bis 1600) zu Tage gefördert. Als man schließlich neben dem Stock auf eine zisternenartige Vertiefung gestoßen war, war man froh, den Stock dort versenken zu können. Die Wurzeln waren unter dem Pflaster des Hofes bis zu den Treppen des Kellereinganges und den Regenfängern vorgedrungen.

*Bereits vor dem letzten Kriege hatte der Baum angefangen, sehr frühzeitig seine Blätter abzuwerfen. Durch regelmäßiges Begießen hatte der Pförtner, Hr. DIEDE-
RICH, dem dies aufgefallen war, das Leben des lieben Gastes und braven Kameraden vieler Professoren und unzähliger Studenten verlängert. Umfang 1943: 3,00m.
[...] Verschwundene Baumriesen des Luxemburger Landes: Paul Modert*



Jean-Pierre Erpelding :

1903. - Im Haupthof steht, im Schutz der hohen Mauern ungeheuer geweitet, das mächtige Geäst mit starken Eisenklammern und wuchtigen Drahttauen zusammengehalten, der poesieumspinnene Kastanienbaum, Zeuge alten Glaubens und Sinnbild alter Treue, in dessen Schatten sich Generationen von Studierenden zu zukünftigen Landes- wenn nicht gar Weltgrößen herangebildet haben.

Heute ist er dahin, und mit ihm hat eine Welt geendet, in die wir, die Jungen von damals, hineingeboren waren und die vielen von uns für die Ewigkeit gemacht schien: jene Welt des Liberalismus, zu dem die ferne französische Revolution den Grund gelegt hatte.

Der alte Baum begann mit dieser alten Welt zu kränkeln; nun ist er endgültig mit ihr zusammengebrochen, und unter tausend Schmerzen wird eine neue Welt geboren, deren Gesicht wir noch nicht kennen.

Im großen Hof des Athenäums steht heute eine junge Silberlinde. Man hat sie aus der Marconi-Straße, dem kurzen Zufahrtsweg zu Radio-Luxemburg, ausgegraben und in den Athenäumshof verpflanzt.

Hat sie etwas von dem Hauch des Weltgeistes, der in Radio-Luxemburg eine Auffangstation gefunden hat, mitgebracht? Wird sie Symbol werden, wie der alte Kastanienbaum Symbol war? - Und wenn ... wovon wird sie es sein?

Aus dem vielfältigen Zwiebelgetümm des Kreml lassen die Ostleute ihre Friedens-tauben in die Welt fliegen. Werden die Tauben im Geäst der Linde nisten dürfen?



Hingegen singt in allen Winden, die aus dem Westen wehen, das Lied von der europäischen Gemeinschaft. - Wird sie sich von dem süßen Sang einfangen lassen und ihn ihrerseits den Jungen, die mit ihr groß wachsen, in die Herzen singen? Ich traue der Linde, und besonders der Silberlinde nicht allzusehr. Sie verströmt zwar ein Übermaß an Duft, aber sie spendet nur wenig oder gar keinen Honig, und häufig kommt es vor, daß die Bienen, von ihrem leeren Duft angelockt, betäubt zu Boden fallen und von den Vorübergehenden zertreten werden.

Und doch steht sie heute noch, die Linde, an ihrem angestammten Platz. Aber wo ist der Weltgeist von Radio-Luxemburg noch in Luxemburg zu verspüren? Etwa im Lärm der vorbeifahrenden Autos, der den Pausenlärm der Pennäler ersetzt. Die Linde versucht mit ihrem Duft den jetzt offenen Hof des alten Gebäudes zu füllen. Sie hat die Friedenstauben fliegen sehen und hat dem Wind der europäischen Gemeinschaft die Äste breit geöffnet. Aber wovon ist sie Symbol geworden in unserer schnelllebigen Zeit? Weltgeist ... etwa in der Nationalbibliothek?... Computer in der Nationalbibliothek! Das Papierbuch wird ersetzt werden durch elektronische Medien! Wozu also noch der Baum? Wann wird denn endlich der Boden des Hofes mit Macadam sauber aufgemotzt, der Baum endlich den Autos seinen Platz räumen?

gilbert maurer



De Kèshtebaam am Koleish.

Vaat dausht a vaat pespert esou an déém baam,
 Dé prèchtech seng èsht em sech shprèèt ?
 Vaat zidert am vannt dran as vèèr et en draam,
 Déén duurch seng blieder higèèt ?
 Erenerongk as t aus fergaangene jooren,
 Dei fiir mech fol glek a fol seissechkèèt vooren.

Vei miir daat gepespers sou hèèrlech ferzielt,
 Dat ech shon als beifchen e kannt,
 An emer haat miir èng shpilplaaz gevielt
 An t vèk hu gebrult an dem sannt,
 Va fort an t vokannz t shtodènnte si gaangen,
 A miir an der plèz hun ons juecht ugefaangen.

E voor du sho shein mat der kroun esou heich,
 An huet t son geshengt draan esou vaarm,
 Dan hun ech gelaushtert sho gieren t geshpreich
 Fum freileje filerchershwaarm,
 Dei haate gebaut sech op aasht an op èshtchen,
 Fershtopt fun de blieder, hiirt dukelecht nèshtchen

Vaat huet hien dèèr borshte gesin am koleish
 Shtodeieren t iert an t geshicht,
 Latain a franseish
 An tèsslen e shrèklecht gedicht,
 An an den ègsaamen an t fiedere baissen,
 An op dééne bèngke sech t boksen zerraissen.

Vuer sii an der vellt och fershprèèt sin su vai
 Mat muenchem ferlueren draam,
 Déén hinen haat bruecht dei leif jughentzait.
 Sii dèngken nach haut un dé baam,
 An un dei ferkeiert shpichten a flausen,
 Mat déénen as sii hu gelaacht an de pausen.
 De baam as nuun aal a mus filen de laasht,
 Voumat as den alter en drekt,
 Ferluer huet e muneneche krèftechen aasht,
 Déén t jooren eroof hu geshplekt :
 T gèèt him vei dem mennsh, de shtuurem an t vieder
 Hun oft him zerzauselt seng bleien a blieder.

Ech venshen em, dat hien nach laang sol gesin
 T shtodènnnten al shafe mat flais,
 An t filercher him hiir konzèrten nach gin
 A veie sech leshtech um rais.
 Laang joere sol hie seng bleien nach draiven,
 A kèè fun de jonge sol seze mei blaiven.

22. 8. 90.

M. LENTZ.

[an der Schreiwweis nom 2. Weltkrieg]





Le Marronnier de la Cour de l'Athénée.

Salut au marronnier, qui dresse dans la cour
Sa large et verte cime aux rameaux sympathiques,
A le voir on dirait un de ces dieux antiques
Chargé par nos aïeux de garder ce séjour.

Cet arbre, dont la mousse envahit le branchage,
Protège gravement nos innocents plaisirs;
Son sommet, embaumé de doctes souvenirs,
Nous verse la fraîcheur de son mobile ombrage.

Le vieux chêne s'abat sous le fardeau des ans,
Le torrent du rocher jaillit, gronde et s'écoule,
L'orgueilleux monument se lézarde et s'écroule,
Mais lui reste toujours le témoin des vieux temps,
L'hiver, il est en deuil et, décharné, squelette,
Comme un roi qu'on aurait privé de sa splendeur,
Il dessine, ainsi qu'un fier colosse rêveur,
Sur le fond gris du ciel sa maigre silhouette.

Le frimas a couvert ses rameaux étendus
D'un linceul éclatant, et la glace brillante,
En lustres azurés à ses branches pendante,
Paraît des pleurs amers à peine retenus.

Quand l'astre du printemps revient de son absence
Et lance sur la terre un regard enchanteur,
Il semble, s'éveillant de sa morne torpeur,
Respirer clans la brise un souffle d'espérance.

Déjà dans tout son être une douce chaleur
 Circule avec son sang, remonte dans ses branches;
 Des bourgeons étoilés, le poudrant de fleurs blanches,
 Le parent de festons comme on pare un vainqueur.
 Le feuillage repousse, et sa verte crinière,
 Laissant par intervalle entrevoir à demi
 Le bleu du firmament dans son flot endormi,
 Rafraîchit cette cour somnolente et sévère.
 Les chantres du printemps cachés dans son sommet
 Préludent pleins d'ivresse à leur tendre ramage,
 Et le soleil brillant caresse son feuillage
 De ses jeunes rayons, de son dernier reflet.
 Et le cœur débordant d'espoir et d'allégresse,
 Joyeux comme un matin qui n'aurait pas de soir,
 Nous passons sous ses fleurs, contents de le revoir
 Egayer ces vieux murs qui suintent la tristesse.
 Pour nos aïeux, pour nous, et pour nos descendants,
 Respectons à jamais ce géant solitaire;
 Qu'il soit longtemps encore le témoin séculaire
 Des jeux et des labeurs de nos lointains enfants.

1) Poésie composée par *Guillaume Bourg* de Luxembourg et *Gust. de Ziegler*, d'Eschs/A., élèves de la IIe classe gymnasiale, dite par ce dernier.



Pique-nique
de
professeurs
vers les années
1905.



On reconnaît à partir de la gauche avec son harmonica Nicolas-Eloi Weydert, - Madeleine Weydert, -
les professeurs Joseph Robert - Joseph Hansen, - René Engelmann, --- ---

www.librairie.lu

SEARCHING...

ONLINE

L'accès direct à plus de
1.800.000 livres, CD-Rom,
vidéos, articles de
papeterie.

**LIBRAIRIES
REUNIES**
www.librairie.lu

Librairie Bourbon
Librairie Ney
Librairie du Sud
Librairie Kasel
Librairie Daman
Librairie de Wiltz
Librairie de Grevenmacher

L-1249 Luxembourg-Gare
L-1450 Dudelange
L-4010 Esch-sur-Alzette
L-9047 Ettelbruck
L-9213 Diekirch
L-9530 Wiltz
L-6793 Grevenmacher

e-mail: commande@librairie.lu

OSSTY (Luxemb.)



Avec S-net, la bourse c'est tout confort. Pas de bousculades, ni d'intermédiaires, j'achète et je vends directement via le net.

Je place mes ordres, 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7.

Grâce à S-net, l'outil online de la Spuerkeess, j'ai le choix parmi une centaine de fonds d'investissement et je négocie mes actions à l'autre bout du monde, sans me déplacer.

S-net, le monde de la bourse est à vous.

Vérifiez par vous-même. www.bcee.lu

@net
online banking



SPUERKEESS

www.bcee.lu